

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

ESQUISSES SUR LES MONUMENTS, LES USAGES ET LES MOEURS DE L'AN- CIENNE ROME.

Quatrième et dernier article.

Les Romains se préparaient au repas du soir par des exercices violents, tels que les jeux de paume et du disque, qui étaient ensuite suivis du bain. Ces bains n'avaient aucun rapport avec les nôtres. L'on étalait une grande magnificence dans les lieux où on les prenait : ils étaient ornés de pilastres, de niches, de statues; un vaste bassin, entouré de colonnades, recevait les baigneurs pêle-mêle; cependant il y avait aussi des baignoires particulières, mais assez grandes pour pouvoir y nager; ensuite l'on entraînait dans l'étuve (le *sudatorium*), où d'épaisses vapeurs excitaient d'abondantes transpirations; après cela des esclaves essuyaient les baigneurs, les épilaient, et leur faisaient les ongles. Puis les baigneurs, réunis sous des portiques, attendaient voluptueusement sur des lits de repos que l'heure du repas du soir eût

sonné; et ce repas était le seul de la journée qui méritât ce nom.

Il avait lieu au moment où le soleil allait descendre sous l'horizon, c'est-à-dire vers la dixième heure. Un clepsydre faisait entendre le son d'une trompette, suivi de dix coups de marteau : c'était le signal, et chacun s'acheminait vers le *trichinium* (la salle à manger).

Avant d'y entrer, les esclaves dépouillaient les convives de leurs vêtements pour les revêtir de belles robes uniquement destinées au repas, et dont ils changeaient dès que la transpiration devenait abondante : ces esclaves leur versaient de l'eau sur les mains et leur lavaient les pieds, bien qu'ils sortissent du bain.

Les salles à manger étaient ornées de superbes décors appropriés à leur destination : ainsi on y voyait représentés Bacchus et Silène, entourés de pampres de vigne, de thyrses; Diane et Actéon au milieu de toutes les sortes de gibier, etc. Des lampes de bronze, suspendues au plafond par une chaîne de même métal, ou d'élégants candélabres, répandaient une vive lumière.

Les tablées en bois de citre, tiré du fond de l'Afrique, et que l'on préférait à l'or, avaient des pieds d'ivoire; elles étaient couvertes d'une nappe blanche, sur laquelle on plaçait un magnifique plateau d'argent massif ciselé, qui en couvrait toute la surface.

Ces tables se trouvaient entourées de lits, espèces de divans sur lesquels les Romains se plaçaient couchés dans diverses postures, ou les jambes croisées comme les Turcs. Ces lits, en bronze, enrichis d'ornements en argent, en or ou en écaille, les matelas en laine des Gaules teinte en pourpre, les coussins recouverts d'étoffes brodées de soie mélangée de fils d'or, qui venaient de Babylone, coûtaient jusqu'à 800,000 francs.

Les gens opulents avaient des salles à manger pour chaque saison; ordinairement elles pouvaient réunir jusqu'à soixante lits.

Le maître du logis arrivait au son des flûtes; les convives prenaient place aux tables; des esclaves leur distribuaient alors des couronnes de fleurs artificielles, en chantant :

Que chacun se pare de myrte et des fleurs
que le printemps fait éclore.

Et les convives ornaient leur tête de ces couronnes dans l'idée qu'elles les préserveraient des fumées bachiques.

Le service était fait avec une profusion merveilleuse. Horace, dans sa retraite de Tibur, avait beau vanter les délices d'un repas composé de pain et d'olives, il paraît que ce frugal régime avait trouvé peu de prosélytes. La multiplicité, la variété des mets dont la table était couverte, semble presque fabuleuse. Ordinairement leur rareté faisait leur unique mérite : des paons, apportés à grands frais des bords de la mer Noire, paraissaient sur la table avec leur riche plumage déployé; l'on servait des œufs d'autruche farcis de becfignes, des lièvres ailés, des grues, manger détestable, que l'on servait uniquement par ostentation; des volailles et des poissons faits avec de la chair de porc, des sangliers entiers, qui renfermaient, non des guerriers comme le cheval de Troyes, mais des grives vivantes, qui prenaient leur volée dès qu'on avait ouvert le ventre de l'animal; certains plats se composaient uniquement de langues d'oiseaux : on sait que Lucullus en fit

servir un à ses convives composé de langues de rossignols. L'on allait chercher des poissons jusque dans les contrées les plus éloignées, et il n'était pas rare d'en voir payer quelques-uns jusqu'à 600 francs de notre monnaie.

Mais ces Romains qui pour satisfaire leurs goûts mettaient l'univers à contribution, et qui dans leur luxe barbare faisaient servir sur leur table des grues, des autruches, et jusqu'à des cigales, ces Romains ne connaissaient pas les melons et la plupart de nos fruits : chacun apportait sa serviette, et l'usage de la fourchette était inconnu, de sorte que les convives devaient manger avec leurs doigts comme les Arabes de nos jours. Dans les ruines d'Herculanum, on a trouvé beaucoup de cuillers, mais pas une fourchette. Ces illustres Romains ignoraient l'usage des mouchoirs, et malheureusement l'histoire ne dit pas à quel expédient ils avaient recours pour se moucher; mais on s'en doute.

Dans le cours du repas, de jeunes échantons, la fleur des esclaves de l'Asie, venaient à la ronde le falerne renfermé dans des vases de cristal; ce vin était parfumé et rafraîchi avec de la glace et de la neige. Les coupes étaient d'or et ornées de pierres précieuses. Vers la fin du repas arrivaient des acrobates, qui dansaient sur la corde tendue, des danseurs, des chanteurs; mais souvent aussi la scène était ensanglantée par des combats de gladiateurs, payés pour satisfaire les goûts sanguinaires de cette nation cruelle.

Les Romains poussaient l'ivrognerie jusqu'à l'héroïsme; il y en avait qui prenaient de la ciguë, dont le vin est le contre-poison, afin de pouvoir avaler du vin en quantités énormes. Et que dire de ce révoltant vomitoire où de crapuleux convives allaient se débarrasser du superflu qui surchargeait leur estomac, pour revenir le remplir de nouveau?

Quelles mœurs! quelle nation! quel sentiment de dégoût et d'horreur n'inspire-

t-elle pas, malgré toute sa grandeur, surtout lorsque l'on sait que dans cette Rome, reine du monde, le père avait le droit de mettre à mort et de vendre son fils, de répudier sa femme, de mutiler, de tuer ses esclaves, de les tenir à la chaîne pour le moindre délit, de leur crever les yeux, de les courber sous le fouet, et enfin lorsque l'on connaît les honteuses superstitions qui les abrutissaient ! Car leurs dieux, la terre, la mer, le ciel, les ténèbres, le silence, le bruit, les songes, tout excitait leurs terreurs. Dans leurs maisons, outre les lares, quatre dieux custodes veillaient à la sûreté de leur porte : l'un avait la garde du seuil, les autres des battants, de la serrure, de la clef. Jamais un Romain ne se laissait approcher par quelqu'un qui portait un nom de présage sinistre. Un clou arraché à un sépulcre et attaché au linteau de la porte, avait la vertu d'éloigner du logis les visions et les mauvais songes. Des formules magiques étaient inscrites sur la plupart des maisons pour les préserver de l'incendie. L'on avait grand soin de n'entrer que du pied droit dans les appartements ; les maisons, les jardins étaient toujours placés sous l'invocation de quelque dieu, comme le plus sûr moyen d'en éloigner les voleurs et les maléfices ; enfin les augures, dans les temples, consultaient les entrailles des animaux, le sang des victimes et le vol des oiseaux, pour en tirer de bons ou de mauvais présages.

Les temples étaient ornés de guirlandes de verveine et d'autres plantes auxquelles on attribuait certaines vertus ; jamais enfin aucun peuple ne se dégrada par d'aussi misérables superstitions.

Nous terminerons cet article en donnant quelques détails sur les plantes, les animaux qui étaient consacrés aux divinités du paganisme ; ces détails peuvent être utiles sous le rapport de l'art, de la poésie et des études mythologiques.

Voici quelques-unes des plantes ou des végétaux consacrés :

Jupiter, le chêne.
Junon, la branche de vigne.
Saturne, le figuier.
Apollon, le laurier.
Mars, le frêne.
Diane, le dictame.
Cybèle, le pin.
Vénus, les roses et le myrte.
Bacchus, le lierre et les pampres.
Morphée, le pavot.
Castor et Pollux, des roseaux.
Les Euménides, l'aulne et le cèdre.
Minerve, l'olivier.
Cérès, des épis et des pavots.
Hercule, le peuplier.
Les Muses, le palmier.
Mercure, le pourpier.

Voici les animaux consacrés à quelques divinités dont ils étaient les attributs :

Jupiter, l'aigle.
Junon, le paon, l'autruche.
Apollon, le loup, la corneille.
Mars, le vautour, le loup, le piver.
Bacchus, le tigre, le dragon.
Vénus, des tourterelles, des colombes.
Mercure, la mouche, le scorpion.
Neptune, un cheval à queue de soie.
Vulcain, le lion.
Esculape, le coq.

ALPHONSE DAUMONT.

Revue Littéraire.

Précis d'histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, ou Histoire du royaume-uni de la Grande-Bretagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; par M^{me} P. Roland. 4 vol. in-8°. Chez Firmin Didot frères, libraires, rue Jacob, 56.

Le *Précis d'histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, est un ouvrage écrit avec conscience et talent. Madame Pauline

Roland, qui a déjà publié plusieurs livres d'histoire, et dont le nom a souvent figuré dans les colonnes de votre journal, a su disposer dans un cadre méthodique l'histoire des trois royaumes dont se compose la Grande-Bretagne, en s'attachant à mettre en relief le caractère de chaque époque, surtout au point de vue des mœurs, des arts, de la littérature, et laissant dans l'ombre une foule de faits d'intérêt secondaire, source de recherches et de discussions qui appartiennent aux ouvrages d'un cadre plus étendu.

Le livre de madame Roland renferme des détails intéressants sur l'histoire de l'Ecosse, avec ses temps fabuleux et son roi *Macbeth*, illustré par Shakspeare; sur celle de l'Irlande, la belle *Emeraude*, avec les chants de ses bardes et le tableau plus sombre de son asservissement et de sa révolte, qui fut l'écho de notre révolution de 1792. Les enseignements de l'adversité profitent aux nations. Les Irlandais, avertis par leurs malheurs passés, ont renoncé à la violence pour obtenir justice. Une lutte forte et pacifique a été organisée depuis l'an 1810 : elle est dirigée de nos jours par un homme à la volonté opiniâtre, à la parole puissante, Daniel O'Connell. Grâce à lui, cette suprême protestation d'un peuple entier, blessé dans ses libertés, dans sa religion, est demeurée pure de tout excès; et malgré l'arrêt qui vient de condamner à une année d'emprisonnement l'orateur des *meetings* (1), O'Connell, le roi, le martyr de l'Irlande, espérons qu'un jour prochain verra la révocation de ce *pacte d'union*, qui, en réunissant le parlement d'Irlande à celui d'Angleterre, n'avait pas pesé dans la même balance les droits des deux peuples qu'il soumettait aux mêmes lois.

Associons-nous, mesdemoiselles, aux sympathies que soulèvent en ce moment

les destinées du peuple irlandais, en apprenant à connaître son caractère et ses mœurs, et relisons l'histoire de cette puissante Angleterre, que des rapports de politique ou de commerce ont de tous temps mise en contact avec la France. Cette étude nous deviendra plus facile par la lecture de ce livre, dans lequel madame Roland a apporté la prudence d'une mère qui écrit pour sa fille, et l'expérience d'un écrivain qui s'est depuis longtemps voué à l'enseignement de la jeunesse.

Impressions and Observations of a young person, during a residence in Paris.
Galignani, 18, rue Vivienne.

Ce livre, que l'auteur dédie à sa mère, est le premier essai d'une jeune miss de seize ans qui n'affronte qu'en tremblant l'examen de ses lecteurs. Née en Angleterre, mais élevée en France, elle s'est plu, pendant un voyage en Angleterre, à rapprocher ses observations, ses impressions de tous les jours, de tous les instants, de celles qu'elle avait déjà recueillies en France, afin de comparer et d'étudier les mœurs, les goûts, les arts de son pays natal et de son pays d'adoption. Pour celles de vous, mesdemoiselles, qui étudient la langue anglaise, ce livre est d'une lecture facile; les expressions en sont simples et naturelles comme les sentiments qu'elles retracent. Vous parcourez avec votre jeune guide les rues, les promenades, les salons de Paris; vous écoutez les jugements qu'il porte sur nos théâtres, nos concerts, toutes choses qui vous sont plus ou moins familières; sur nos habitudes, notre costume et mille autres détails de la vie intérieure; puis vous le suivez au milieu des rues, des promenades, des salons de Londres, où il vous transporte ensuite, appelant votre attention sur les objets analogues à ceux que vous avez remarqués ensemble à Paris. Seulement, je vous en préviens, ses réflexions et ses pas vous entraîneront des sujets sé-

(1) *Meeting*, réunion, assemblée.

rieux aux riens charmants de votre vie. Etes-vous à discuter avec la jeune miss l'opinion de sir Lytton Bulwer insérée dans votre journal? vous émettez cet avis que : « sile Français pêche par une franchise trop communicative, l'Anglais pourrait bien être accusé d'une réserve trop méfiante vis-à-vis des étrangers qu'il exclut ainsi des secrets de la famille... » Mais tout à coup la cage de deux jolis petits serins attire l'attention de votre compagne. « Point de sable dans cette cage ! s'écrie-t-elle ; c'est un tort, un grand tort ! chez nous, on a bien plus de soins de ces chers petits oiseaux. » Puis se souvenant qu'elle a appelé la France *her adopted country*, elle réhabilite la Seine, ce fleuve que ses compatriotes des bords de la Tamise regardent avec quelque mépris, et la traite de *very respectable river*. Elle regarde votre robe, votre chapeau, en admire la simplicité, l'élégance, et se plaint de l'infériorité des couturières et des marchandes de

modes anglaises, qui ne peuvent comprendre que ce ne sont pas les garnitures, les falbalas qui composent *a really well made dress*. Puis elle regrette que le marchand de marrons, le marchand de galettes, soient inconnus à Londres, et donne la palme aux bonbons de chocolat français.

Vous lirez avec plaisir, mesdemoiselles, ces pages écrites par une jeune miss toujours sincère dans ses pensées, dans ses jugements, qui, malgré la forme légère dont ils sont revêtus, dénotent un esprit déjà mûri par l'observation. Nous aurions désiré que la jeune miss ne nous eût pas fait un devoir de vous taire son nom, et, certains que vous serez de notre avis, nous la prions, lorsque le succès de son ouvrage en aura nécessité une troisième édition, d'en effacer le jugement sévère dont sa modestie frappe à tort : *the first effort of her composition*.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

THE DESTRUCTION OF SENNACHERIB.

The Assyrian came down like the wolf on the fold,
And his cohorts were gleaming in purple and gold :
And the sheen of their spears was like stars on the sea
When the blue wave rolls nightly on deep Galilee.

Like the leaves of the forest when summer is green,
That host with their banners at sunset were seen.
Like the leaves of the forest when autumn hath blown,
That host on the morrow lay wither'd and strown.

For the angel of death spread his wings on the blast,
And breathed in the face of the foe as he pass'd ;
And the eyes of the sleepers wax'd deadly and chill, [still !
And their hearts but once heaved, and for ever grew

And there lay the steed with his nostril all wide,
But through it there roll'd not the breath of his pride :

DESTRUCTION OF SENNACHERIB.

L'Assyrien descendit comme un loup sur le troupeau ;
ses cohortes étincelaient de pourpre et d'or, et leurs
lances brillaient comme les étoiles réfléchies dans la
vague bleue qui roule de nuit sur la profonde mer de
Galilée.

Semblables aux feuilles de la forêt quand l'été a verdi,
ces légions et leurs étendards étaient encore au cré-
puscule semblables aux feuilles de la forêt quand l'au-
tomne a mugit ; ces légions étaient le lendemain flétries
et dispersées.

Car l'ange de la mort avait étendu ses ailes sur la
brise, et soufflé à la face de l'ennemi lorsqu'il passait ;
les yeux des dormeurs étaient devenus ternes et glacés,
leurs cœurs avaient soulevé leurs poitrines pour la der-
nière fois !

Le coursier étendu, les naseaux ouverts, n'en fait plus
sortir son souffle orgueilleux, et l'écume produite par

And the foam of his gasping lay white on the turf.
And cold as the spray on the rock-beating surf.

And there lay the rider distorted and pale,
With the dew on his brow, and the rust on his mail;
And the tents were all silent, the banners alone,
The lances unlifted, the trumpet unblown.

And the widows of Ashur are loud in their wail,
And the idols are broke in the temple of Baal;
And the might of the Gentile, unsmote by the sword,
Hath melted like snow in the glance of the lord!

LORD BYRON.

l'agitation de son haleine reste froide et blanche sur
l'herbe comme celle de la mer sur le pied des rochers.

Près de lui est le cavalier pâle et roidi par la dernière
convulsion; la rosée est sur son front, la rouille sur son
armure; les tentes sont muettes, les bannières délaissées,
les lances basses, la trompette silencieuse.

Les veuves d'Ashur font retentir leurs lamentations,
les idoles sont brisées dans le temple de Baal; et le pou-
voir du Gentil épargné par le fer s'est fondu comme la
neige au regard du Seigneur.

M^{lle} DENISE MINETTE.

Education.

Le Dernier Barde.

..... Et mon oncle, s'enfonçant dans un
grand fauteuil, tandis que je m'asseyais à
ses pieds sur un tabouret de velours, com-
mença ainsi le récit demandé :

« En 1814 je visitais avec ta mère, qui
n'était alors, ma chère enfant, qu'une char-
mante jeune fille, cette partie sud du pays
de Galles que sa fertilité a fait surnommer
le jardin de l'Angleterre, et qu'une cein-
ture de montagnes défend au nord contre
les invasions. C'était avec le plus grand in-
térêt que nous parcourions cette contrée,
peuplée de tant de souvenirs, et dont la
langue, les mœurs, les traditions, ont con-
servé, malgré la conquête, leur caractère
primitif. Les forêts, derniers sanctuaires
des druides, ont aussi leurs dolmen, con-
nus sous le nom de galgals. Tout à fait au
sud, et sur le bord de la mer, s'élève le
château de Cardiff, où languit pendant
vingt-huit ans Robert de Normandie, frère
du roi Henri I^{er}; plus loin, c'est Snowdon,
si célèbre par les efforts désespérés du
malheureux Lewelyn, et qui plus tard fut
témoin d'une vengeance sanguinaire, qui

flétrit à jamais la mémoire d'Édouard I^{er} :
c'est le massacre de ces bardes, dont le
seul crime était d'avoir préféré la mort à
l'esclavage, et d'avoir fait de chaque soldat
un héros. L'imagination, repeuplant ces
solitudes, croit voir errer leurs ombres
imposantes à travers les brumes du soir,
et entendre dans les sombres et hautes
cimes des cyprès, le cri farouche des vain-
queurs se mêler au chant de mort des
victimes :

Non, les bardes n'ont pu descendre
Dans le fleuve des ans qui roule l'avenir.
Si leur cithare en deuil se tait avec leur cendre,
Interrogeons les lieux pleins de leur souvenir.
Le pâtre, gardien de leur gloire,
De leurs chants révéérés conservant la mémoire,
Les répète aux échos déserts;
Et l'écho lointain des montagnes,
À l'étranger, perdu dans ces campagnes,
Redit leur sort et leurs concerts (1).

Tous ces souvenirs sont du plus grand
intérêt pour le touriste, et si jamais, mon
enfant, tu es saisie de la manie des voyages,
je t'engage vivement...

— Et le barde, mon oncle; le barde!
interrompis-je avec quelque impatience.

— Un instant, chère petite; chaque
chose en son temps; tu sais que j'aime à
aller par ordre. Je te disais donc que nul
pays peut-être n'est plus curieux à visiter

(1) Victor Hugo.

que le pays de Galles. Mais enfin nous n'avions plus rien à voir, et nous allions le quitter, lorsque je reçus avis qu'il se trouvait, à peu de distance de Cardiff, et près de Saint-Athans, petit bourg au bord de la mer, un ancien château, dont le propriétaire, lord S***, possédait la plus belle collection de médailles qui fût peut-être dans toute l'Angleterre. En véritable antiquaire que j'étais...

— Et que vous êtes encore, mon cher oncle.

— Cette nouvelle m'empêcha de dormir de toute la nuit; aussi le lendemain les premiers rayons du soleil nous trouvèrent-ils, ta mère et moi, sur la route de Saint-Athans. Ce serait ici le lieu, ma chère minette, de te faire quelque poétique description sur le vent qui agitait nos cheveux et faisait flotter la crinière ondoyante de nos coursiers...

— Ah! mon oncle, grâce pour les descriptions poétiques, je vous en prie.

— Eh bien donc, je viens au fait, et au château. Mon attente ne fut pas trompée: cette collection est en effet des plus complètes, et j'éprouvais à l'examiner dans tous ses détails, un de ces plaisirs que peuvent comprendre seulement ceux qui, comme moi, sont en extase devant un caillou venu de Pompeï, ou une pantoufle de Jules-César, si jamais Jules-César a porté des pantoufles. Lord S*** fut d'ailleurs si aimable et si bienveillant, que la journée passa comme un songe. Pourtant quand vint le soir, et malgré les instances répétées de lord S*** pour passer avec lui quelques jours, nous nous décidâmes à prendre congé de lui, en le remerciant sincèrement de son charmant accueil. Leguide qui nous avait amenés le matin étant averti, nous quittâmes le château, et...

— Hélas! m'écriai-je avec une résignation comique, je vois bien que nous n'arriverons jamais!

— Nous y voici, te dis-je. Nous longeons les bords de la mer pour arriver à

Saint-Athans, où nous attendait la voiture et les bagages; nos regards s'arrêtaient avec admiration sur le vaste horizon qui se déployait devant nous... tout à coup ta mère me touche le bras:

— Cher oncle, me dit-elle, voyez donc!

Et suivant la direction de ses regards, j'aperçus, à vingt pas de nous environ, un vieillard de haute stature, assis sur une grosse pierre au fond d'une grotte, contre laquelle les vagues se brisaient doucement; il était vêtu d'une longue robe en étoffe de laine brune, serrée à la taille; une toque bleue, surmontée d'une plume d'aigle, couvrait sa tête, et ses pieds étaient chaussés de sandales; une petite harpe, comme celle des anciens ménestrels, reposait sur ses genoux; ses doigts, qui erraient machinalement, en tiraient parfois un son faible et plaintif que l'on eût pris pour le gémissement de quelque âme en peine, et que le bruit des flots couvrait par intervalles.

— Quel est ce vieillard? demandai-je avec étonnement à notre guide.

— C'est le dernier barde (1), me répondit-il à demi-voix.

— Le dernier barde? reprit ta mère encore plus étonnée. Quoi! ce serait véritablement un descendant de ces poètes guerriers dont le nom est resté si célèbre?

— Oui, mademoiselle, c'est cela même; il est leur unique et dernier descendant, car le pauvre vieillard est seul sur la terre.

— Tout à fait seul? et que fait-il?

— Mon Dieu, mademoiselle, il n'a d'autre moyen d'existence que sa harpe et ses chants; il habite cette grotte, au pied de ce rocher. Quand il y a quelque fête qui amène les étrangers à Saint-Athans, il vient se mêler parmi eux, et chante sur sa harpe un de ces anciens bardits que la tradition conserve encore après tant de siècles; ou bien il dira, dans une mé-

(1) Cette histoire est vraie; la personne qui me l'a racontée est celle qui a vu le dernier barde. (Note de l'auteur.)

lodie bien triste, les malheurs de sa famille. A quelque maison qu'il frappe, il est toujours sûr d'être le bien venu; comme il est fier, il se croit obligé de payer l'hospitalité par ses chants. Depuis plusieurs années, il est devenu aveugle; mais le pays lui est tellement familier, qu'il a continué à se conduire sans guide. Seulement, depuis la mort du dernier de ses fils, on a remarqué que chaque jour il s'assied sur cette pierre où vous le voyez, et qu'il reste là des heures entières, immobile comme il est maintenant. On dit qu'il s'entretient avec l'ombre de son fils bien-aimé, et que cette ombre lui parle avec les flots et la brise... Mais si mademoiselle voulait l'interroger elle-même, ajouta le guide, le pauvre vieillard ne refuserait pas de la satisfaire.

Nous nous approchâmes alors du barde, qui, toujours dans la même attitude, paraissait comme accablé sous le poids de ses souvenirs. En entendant des pas, il releva la tête et tourna vers nous son regard éteint, dans lequel l'expression seule de la douleur avait survécu. Ce fut ta mère qui prit la parole :

— Mon père, dit-elle de sa voix la plus douce, vous voyez devant vous deux étrangers admirateurs passionnés de ces malheureux bardes qu'un roi barbare sacrifia si cruellement à sa vengeance. Pardonnez-nous de venir troubler votre solitude : mais nous n'avons pu résister au désir de voir de près un descendant de ces héros.

— Je crois vraiment, chère minette, qu'il y a dans la femme un instinct merveilleux qui lui fait deviner les paroles les plus propres à guérir les blessures secrètes de l'âme. Peut-être aussi que la douceur naturelle de leur voix est une de leurs plus puissantes séductions : toujours est-il qu'il n'y a pas une douleur qui ne s'efface devant un de leurs sourires...

— Ah! mon oncle, mon cher oncle, permettez-moi, au nom de tout mon sexe, de vous exprimer...

— C'est bon, c'est bon, petite moqueuse : je n'ai pas besoin de vos remerciements. Laisse-moi finir mon histoire. A peine ta mère eut-elle achevé de parler, que le vieillard se leva et répondit d'une voix émue :

— Fille du matin, plus belle que le croissant argenté de la lune quand elle se penche sur les flancs de Cona, mes yeux, qui ressemblent maintenant à deux astres qu'un nuage sombre a voilés, ne peuvent encore entendre ta douce voix. As-tu reçu du ciel le don de guérir l'amertume du cœur? Qui que tu sois, jeune fille, sois bénie! car tes paroles m'ont fait goûter une consolation qui m'était depuis longtemps étrangère.

— Je ne puis te dire, mon enfant, quel aspect imposant avait ce vieillard, débris vivant de tant de siècles. Le vent qui se jouait dans sa chevelure et formait autour de sa tête une auréole argentée; sa longue barbe, dont sa robe brune faisait ressortir la blancheur; l'expression de tristesse austère répandue sur ce mâle visage, ses pieds que baignait l'écume des vagues, lui donnaient quelque chose d'inspiré. Ajoute pour encadrement à ce tableau : à nos pieds, l'Océan; dans le lointain, Snowdon, dont les cimes élevées apparaissaient à travers les brumes vaporeuses du soir, que les derniers reflets du couchant coloraient d'une teinte de pourpre, et tu auras une idée de la scène majestueuse que nous avions sous les yeux. Ta mère répondit au vieux barde :

— Mon père, s'il est vrai que mes paroles vous aient fait quelque bien, ne rejetez pas ma prière : dites-nous comment vos ancêtres échappèrent à la vengeance d'Édouard. Je croyais qu'ils avaient tous succombé.

— Un seul fut sauvé, répondit le barde. C'était Unhold; celui que les guerriers appelaient le bouclier d'Odin, le cygne du Walthalla.

— Et comment fut-il sauvé? demanda ta mère.

— Alors le vieillard saisit sa harpe : hélas! une pauvre vieille harpe qui avait été sans doute la compagne fidèle de sa longue et errante vie. Trois cordes seulement restaient encore, dont il tira des sons à la fois pleins de force et de mélancolie. Il commença alors un chant, en gaélique, que ta mère et moi nous avions étudié à Cardiff, et qu'elle surtout possédait parfaitement.

« Voici le chant de mort; voici le chant de massacre! Un long gémissement s'est fait entendre sur Snowdon : des soldats au regard farouche hérissent sa cime altière; ce sont les soldats d'Édouard, impatients de servir les fureurs de leur maître... le signal de mort tarde trop au gré de leurs désirs!... enfin le jour du sang s'est levé : le soleil, pâle d'horreur, se cache derrière un rideau de nuages; la nuit lui succède... nuit livide où l'on ne distingue plus que la robe blanche des nobles vieillards; nuit horrible où l'on entend, mêlées au bruit du fer meurtrier, les imprécations des soldats, le dernier chant de leurs victimes. Désarmés et sans défense, ils bravent encore la mort, leur courage étonne même leurs bourreaux. Un d'eux s'était avancé vers Unhold; et tout à coup saisi d'un saint respect : « Vieillard, lui dit-il, je veux te sauver; suis-moi ! — Non, répond Unhold; je veux mourir avec mes compagnons. » Et comme le soldat le conjurait à genoux : « Laisse-moi, reprit le barde avec force; je veux que rien ne manque à la vengeance de ton maître : des vieillards lui faisaient ombrage; il les a désarmés, mais leur harpe leur restait, cette harpe guerrière dont les accords sonores et vibrants portaient dans l'âme des héros le courage invincible et l'ardeur des combats... c'était trop pour le tyran : les bardes devaient mourir... Oui, nous mourrons; mais nos ombres sanglantes le poursuivront jusque dans son sommeil : les visions funèbres assiègeront sa couche;

c'est en vain qu'il voudra les fuir, il ne le pourra plus : le repos n'est pas fait pour les tyrans. O mort ! je te brave ; glaive destructeur, je me jette au-devant de tes coups ! Nos héros sont tombés sur le champ de bataille, l'herbe des champs couvre maintenant leurs dépouilles mortelles... à quoi me servirait la vie ? »

Il dit : un coup furieux le renverse ; il tombe sur la terre rougie du sang de ses nobles amis... puis tout rentre dans le silence.

Quelle est cette ombre pâle que je vois errer sur Snowdon ? Est-ce vous, malheureux fils d'Ossian ? est-ce votre longue robe blanche que je vois flotter sur les nuages ? sont-ce vos longs cheveux qu'agite la brise du soir ? non, ce n'est pas une ombre, ce n'est pas un fantôme !.. c'est Unhold. Le coup qui l'avait frappé n'était pas mortel ; il s'était relevé ; mais pour maudire une vie désormais inutile... En ce moment un gémissement plaintif frappe son oreille : il se baisse pour écouter. O bonheur ! c'est son fils, jeune aigle tombé comme lui sous le fer assassin. Il respirait encore. Le barde, chargé de ce précieux fardeau, se réfugie au sein des montagnes, dans une retraite inaccessible, n'ayant d'autre nourriture que les fruits sauvages des forêts. Vous n'aviez pas oublié ce jour funeste, brave et malheureux Unhold ; ce jour où vous vîtes tomber à vos côtés vos parents, vos amis, vos frères d'armes. Votre harpe, voilée d'un crêpe de deuil, ne rendait plus que des accents de mort et de vengeance !... lorsque, trente ans après, un roi vaincu se voyait contraint, pour échapper à ses ennemis, de se cacher dans ces mêmes montagnes. Il errait depuis le matin ; ses pieds étaient déchirés par les ronces ; accablé de fatigue et de faim, il venait de se laisser tomber au pied d'un arbre. c'est alors qu'il fut rencontré par Unhold : « Qui es-tu ? lui demande le vieillard d'un air sombre. — Je suis Édouard : c'est ton roi proscrit qui vient te demander un asile. »

A ce nom, un éclair rapide de haine et de joie farouche passa dans les yeux d'Unhold : « Écoute ! dit-il à Édouard : tu vois devant toi le seul barde qui ait échappé aux fureurs de ton père... Je pourrais te tuer... ne crains rien !... que me fait maintenant ta vie ? depuis trente ans, tous les jours je demandais au ciel la vengeance ; mais le ciel ne m'a que trop exaucé, puisqu'il a permis que le fils de notre persécuteur vînt en proscriit demander un asile à l'une de ses victimes (1). » Alors il le conduisit dans sa retraite creusée au pied du roc, partagea avec lui un repas frugal, et le même lit de feuilles sèches reçut le barde et le monarque détroné.

Le fils d'Unhold, échappé comme lui du massacre, eut deux enfants : Locchar, et une fille, la belle Étha. C'est dans cette famille que s'est conservée de siècle en siècle la tradition d'Ossian et la harpe héréditaire. OEgell, le dernier de tous, était mon père : tout jeune encore, et lorsque je n'étais qu'un enfant qui repose sur le sein de sa mère, il m'apprenait à bégayer les chants des héros. Puis je me mariai et j'eus des enfants à mon tour : hélas ! trois fils, joyeux, bondissants comme les jeunes daims des forêts, et une fille, belle comme le premier sourire du matin. L'avenir semblait me promettre une vieillesse bénie : les deux aînés étaient fiers, altiers, impatients de tout frein ; quand je les voyais, leurs bruns cheveux au vent, l'œil en feu, s'élancer sur la pointe des rochers pour atteindre le chevreuil timide ou le sanglier furieux, ou bien saisir la harpe sonore et en tirer des sons pleins d'une mâle et sauvage énergie, je me représentais ces jeunes héros que nos chants ont immortalisés. Donald, le plus jeune de mes fils, celui que mon cœur préférerait en secret, était au contraire doux et plein de tendresse. Sa tête blonde s'appuyait sur mon cœur, comme une plante

délicate s'appuie sur quelque vieux cyprès. Un lien mystérieux d'affection l'unissait à sa sœur, la douce Doëla : on eût dit une seule âme sous deux enveloppes mortelles.

Un jour... oh ! que n'a-t-il été effacé de la nature ce jour funeste qui commença mes malheurs ! une sorte de pressentiment sinistre m'avait empêché de me livrer au repos. Je me lève avec l'aurore et je sors devant la porte de ma cabane. Un cliquetis d'armes frappe mes oreilles : je vois à quelques pas deux hommes qui combattent avec fureur... j'accours... mes deux fils venaient de tomber baignés dans leur sang. Hélas ! une folle querelle avait occasionné ce funeste combat. Dirai-je de combien de larmes j'arrosai le gazon de leur tombe ? Deux enfants me restaient encore, dernier espoir de ma vieillesse ; mais quand le malheur nous a fait sentir ses premières atteintes, l'âme ne peut jamais reprendre sa première sérénité ; des craintes continues m'agitaient ; je disais souvent à Doëla : « Ma fille, tant que toi et ton frère restez auprès de moi, le spectre du passé s'efface, et je jouis de mon bonheur ; mais si vous vous éloignez, il se dresse tout à coup devant moi, et je me crois abandonné de toute la nature. » Doëla répondait de sa douce voix : « Mon père, nous ne vous quitterons jamais. »

Un soir, ma fille et moi, nous étions assis sous le chêne qui ombrageait notre demeure : Doëla filait pour son frère une robe de lin. « Où est Donald ? demandai-je avec quelque inquiétude. — Il est allé vendre la peau du daim qu'il a tué hier, » me répondit Doëla ; et nous retombâmes dans le silence. « Ton frère ne revient pas, » repris-je au bout d'une heure qui m'avait paru un siècle. « Il ne peut tarder longtemps encore, » dit Doëla, dont les yeux interrogeaient avec anxiété tous les sentiers de la montagne : « Mon père ! ne voyez-vous rien là-bas, dans la prairie ? » Je regardai : « Mes yeux affaiblis par l'âge ne distinguent rien, » répondis-je. Mais toi-même, Doëla, que

(1) Historique.

vois-tu ? — Mon frère ! » s'écria-t-elle tout à coup avec un cri déchirant ; et, rapide comme une flèche, elle s'élança vers la prairie.

Oh ! pourquoi la lumière ne m'avait-elle pas été ravie dès le berceau ? Je n'aurais pas vu mon fils que deux chasseurs rapportaient sur leurs épaules, sanglant, défiguré et n'ayant plus qu'un souffle de vie. On le déposa sur le gazon, à côté de Doëla éperdue ; il tourna une dernière fois vers moi ses grands yeux bleus que les ombres de la mort couvraient déjà de leur voile ; de sa main meurtrie il tendit à Doëla une petite fleur bleue qu'elle aimait et qu'il avait cueillie pour elle ; puis il nous sourit à tous deux une dernière fois, et exhala son dernier souffle avec la brise du soir. Hélas ! sa tendresse pour sa sœur avait causé sa mort ! il avait aperçu sur un roc élevé la fleur préférée de Doëla ; le roc était suspendu sur l'abîme... sans penser au danger, Donald s'était élançé pour saisir la fleur... mais un fragment du roc en se détachant l'entraîna dans sa chute, et ses pointes aiguës déchirèrent ses membres délicats ; les roncs ensanglantèrent son beau visage !

Je n'avais plus de fils !... Doëla n'avait plus de frère !... Elle ne pleura pas, la douce créature ; elle n'accusa pas le ciel ; seulement on ne la vit plus sourire. La tendresse de son frère était sa vie ; et comme une fleur à qui l'air et le soleil eussent manqué tout à coup, elle s'affaissa sur sa tige, et mourut...

Aujourd'hui je suis seul. Mes yeux éteints et desséchés ne sont plus humectés par la rosée bienfaisante des pleurs ; la source des larmes s'est tarie en moi. Chaque jour, je me dis : Est-ce le dernier ?... mais un soleil nouveau se lève et me ramène les mêmes douleurs. Quand donc finira ma longue carrière ? Quand donc mon âme sera-t-elle réunie aux âmes bienheureuses de mes enfants ? Un siècle entier pèsera bientôt sur cette tête que l'infortune, bien plus que l'âge, a blanchie ; seul et dernier de ma race,

j'emporterai au tombeau les traditions de mes ancêtres, moi qui me croyais destiné à revivre dans une postérité nombreuse... mais le ciel se joue des vains projets des hommes : leurs désirs sont comme ces fleurs de bruyère que le vent emporte dans sa course impétueuse... Mes enfants étaient mon orgueil et ma joie, et me voici maintenant humilié, solitaire, sans un ami qui guide mes pas incertains, et n'ayant d'autre ressource pour soutenir une vie misérable que de chanter mes malheurs ! Pourtant, jeune fille, ne crois pas que je murmure : il n'appartient pas à la goutte d'eau tombée au sein de l'Océan de se révolter contre le destin. L'homme est ici-bas pour souffrir et se préparer à une vie meilleure. C'est ce que nous enseigne une religion divine dont le culte tout de paix et d'amour devait détruire le culte sanguinaire d'Odin. J'attends donc sans me plaindre l'heure de la délivrance. Ma seule consolation est de venir chaque jour me reposer sur cette pierre où tu me vois maintenant : là je m'entretiens pendant de longues heures avec l'ombre de Doëla et de Donald : ce sont elles qui me parlent avec le frémissement des vagues ; la brise voyageuse m'apporte sur ses ailes les sons fugitifs de leur voix : j'entends bien ce qu'ils me disent, ils m'appellent doucement... Mon seul espoir est de les rejoindre bientôt ! »

Tel fut, mon enfant, le récit du dernier barde. Nous le quittâmes en nous promettant de le revoir : mais les circonstances en décidèrent autrement. Quinze jours après, nous quittons l'Angleterre sans avoir pu retourner dans le pays de Galles. Trois mois plus tard, je reçus à Paris une lettre de lord S*** à qui j'avais écrit notre aventure ; il m'apprenait que le vieillard reposait sous le gazon à côté de Doëla et de Donald.

M^{lle} NOËMI THÉVENIN.

La Fille d'un Condamné.

Dans les troubles qui éclatèrent en Écosse à la mort de Charles II, roi d'Angleterre, sir John Cochrane d'Ochiltree s'était particulièrement distingué; défait lors d'une rencontre avec les troupes royales, il s'était réfugié chez un de ses parents, dont la femme l'avait dénoncé pour venger son frère qui venait de périr dans les rangs opposés. Conduit à Édimbourg, sir John fut promené par les rues de la ville à la suite du bourreau, et jeté dans la prison pour y attendre son jugement comme coupable de haute trahison. Ce jugement ne se fit pas attendre. Sir John fut condamné à mort, malgré les efforts et les démarches de son vieux père, le comte de Dundonald, qui, tenant son titre des mains de Charles II, n'avait jamais, par un motif d'honneur, conspiré contre lui.

Sir John Cochrane n'était pas homme à trembler devant la mort, sous quelque forme qu'elle se présentât. Mais il était père; et quand il songeait au désespoir de ses enfants, son cœur se brisait.... pour eux il versait des larmes brûlantes que son propre sort ne lui eût jamais arrachées. Dès le jour de son arrestation on lui avait interdit toute communication avec ses parents et ses amis; mais maintenant on lui annonça qu'il pouvait voir quiconque de sa famille il lui plairait demander. Néanmoins, voulant ôter à ses ennemis toutes les occasions d'accuser ses fils, il écrivit à ceux-ci pour les supplier et au besoin pour leur ordonner de ne pas profiter de cette permission avant la veille de son exécution. Il avait eu besoin de tout son courage pour faire ce sacrifice, qui le laissait en proie aux tortures de l'isolement. Son accablement était si profond, que, dans la soirée, entendant ouvrir la porte de sa prison, il ne leva pas les yeux pour voir la personne qui entra, s'imaginant que ce ne pouvait être que le geôlier, personnage dont la figure et les manières étaient par-

ticulièrement repoussantes. Quels furent donc sa surprise et pour un moment son bonheur, de voir devant lui sa fille, sa seule fille, de sentir autour de son cou enlacés les bras de son enfant! Mais lorsque sur ce jeune visage il vit l'expression d'un désespoir muet, plus terrible cent fois que les manifestations les plus frénétiques; quand il remarqua la pâleur de ces joues si roses naguère de santé et de bonheur; quand il sentit la sueur glacée de ce front si candide, alors il se reprocha d'avoir cédé un instant à la joie que la présence de sa fille chérie lui avait causée, et tout autre sentiment s'effaça devant la crainte des conséquences que cette entrevue pouvait avoir pour elle. Mais il n'eut pas plus tôt exprimé ses appréhensions, que la jeune fille, comprenant la nécessité de réprimer ses propres douleurs pour adoucir la misère de son père, fit un violent effort sur elle-même, et avec beaucoup de calme engagea la conversation sur la terrible position où son père se trouvait. Elle lui remit une lettre du vieux comte, qui annonçait à son fils qu'on venait d'en appeler à la clémence du roi, et qu'on avait trouvé moyen de gagner le père Peters, confesseur de sa majesté, qui, on ne l'ignorait pas, prenait souvent conseil de ce prêtre dans les affaires d'état. Néanmoins ni la fille ni le père ne semblaient beaucoup compter sur le succès de cette négociation. Le comte d'Argyle avait été exécuté quelques jours auparavant, ainsi que plusieurs de ses principaux adhérents, hommes pourtant d'une importance bien moindre que sir John Cochrane; il était donc improbable que lui, dont la coopération avait été si active dans l'insurrection, échappât au châtement qu'il était au pouvoir de ses ennemis de lui infliger; en outre, le traité à conclure avec le père Peters demandait des ménagements, et à chaque instant on pouvait recevoir l'ordre de l'exécution.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi pendant lesquels miss Grizel Cochrane passa auprès de son père toutes les heures qu'on

lui accordait. Durant ces entrevues, le père et la fille puisaient dans la connaissance mutuelle de leur courage et de leur piété les seules consolations possibles, et pourtant l'idée de la séparation qu'ils redoutaient leur devenait de plus en plus affreuse. A la vue du visage pâle et abattu de son père, le cœur de la jeune fille éprouvait des angoisses déchirantes. L'amour qu'elle lui portait faisait pour ainsi dire partie de sa nature; ce sentiment nourri dans son âme depuis qu'elle avait la conscience de son existence grandissait avec le péril dont il était menacé et l'absorbait tout entière. Grizel Cochrane était à cette époque âgée seulement de dix-huit ans; mais les temps orageux tels que celui où elle vivait ont généralement pour conséquence de fixer l'esprit léger de la jeunesse; le caractère de Grizel, fortement trempé, n'aurait pas eu besoin de cette terrible école pour développer son énergie dans une occasion extraordinaire, et la nécessité l'éleva alors à la hauteur des plus fameuses héroïnes.

Depuis la condamnation de son père une crainte l'obsédait jour et nuit : le temps pouvait manquer aux amis de Londres chargés par son aïeul de la négociation avec le confesseur du roi; il fallait à tout prix retarder l'arrivée de l'arrêt de mort... Pour y réussir, avisant le moyen le plus téméraire, elle prévint son père que des affaires importantes l'empêcheraient de le voir de quelques jours. Alarmé par cette révélation, et pénétrant son intention d'entreprendre quelque chose pour le sauver, il voulut la dissuader de tenter l'impossible. « Rien n'est impossible à un esprit résolu, répondit-elle; ne craignez rien pour moi.

— Mais, mon enfant, l'inexpérience de votre âge peut vous entraîner dans les dangers et dans le blâme; si vous connaissiez les gens auxquels vous avez affaire en plaidant pour la vie de votre père, vous redouteriez autant que moi de ternir votre réputation.

— Je suis du sang des Cochrane, mon père! » répliqua la jeune fille... Ces paroles, l'énergie qui y régnait, laissèrent le vieillard sans réponse. Il voyait dans son enfant si jeune, si belle, si dévouée, se développer toutes les vertus de sa race, et il comprit que ce courage qu'elle avait imploré du ciel la soutiendrait dans l'entreprise qu'elle méditait. Grizel, pénétrée de reconnaissance pour l'assentiment tacite que son père lui donnait, s'éloigna rapidement, mais ne put réprimer un tremblement involontaire lorsque, retournant la tête pour voir encore une fois les traits chéris et vénérés du prisonnier, elle l'aperçut qui la suivait des yeux et semblait lui dire un dernier adieu.

Les voitures étaient peu en usage à cette époque, et presque toutes les femmes de condition montaient à cheval: miss Cochrane, excellente écuyère, montait un palefroi parfaitement dressé, dont elle avait souvent éprouvé la vitesse et les autres qualités. Le lendemain du jour où elle prit congé de son père, longtemps avant que les habitants d'Édimbourg fussent sortis du sommeil, elle était déjà à plusieurs milles sur la route qui menait à la frontière. Elle avait eu soin de revêtir un costume conforme au personnage pour lequel elle voulait se faire passer: celui d'une jeune servante allant sur un cheval d'emprunt à la maison de sa mère, dans une partie éloignée du pays, et avait soin de ne s'arrêter que dans des chaumières solitaires, dont les habitants étaient aux champs, sauf peut-être une vieille femme ou quelques enfants. Elle eut le bonheur, le second jour de son départ, d'arriver en sûreté chez sa nourrice, qui demeurait de l'autre côté de la Tweed, quatre milles au delà de la ville de Berwick. Grizel savait qu'elle pouvait avoir toute confiance en cette femme; elle lui révéla donc son secret. Elle avait résolu, dit-elle, d'arrêter le courrier de la poste, et de le forcer à lui remettre ses dépêches, où elle espérait trouver

l'arrêt fatal. N'ignorant pas que cet homme marchait toujours armé, elle s'était munie d'une paire de petits pistolets, ainsi que d'un manteau de cavalier, roulé en paquet et suspendu à sa selle. Elle emprunta à sa nourrice les habits de son frère de lait; ce jeune garçon étant à peu près de la taille de Grizel, ce déguisement ne lui allait pas trop mal.

On était loin alors de voyager avec la même rapidité qu'aujourd'hui: la malle-poste, qui maintenant arrive de Londres à Edimbourg en quarante-deux heures, mettait huit jours à faire ce trajet. Miss Cochrane calculait ainsi sur un délai de seize à dix-sept jours dans l'exécution de la sentence, intervalle qu'elle jugeait amplement suffisant à la réussite du traité entrepris pour la délivrance de son père. Par des moyens qu'il est inutile de rapporter ici, elle s'était assurée des endroits où les courriers s'arrêtaient pendant leur voyage: un entre autres se trouvait être une petite auberge tenue par une veuve, dans les faubourgs de la petite ville de Belford. Le courrier qui prenait les dépêches à Durham s'arrêtait à cette auberge sur les six heures avant de continuer sa route. (On pourrait douter maintenant que le courrier de la malle prit alors aussi librement ses aises; c'est pourtant un fait hors de doute, car à une époque beaucoup plus rapprochée de la nôtre, cet homme avait coutume de mettre pied à terre dans une prairie près de la place que nous citons, et de se mêler à une partie de palet ou à tout autre jeu qui pouvait être en train au moment de son passage.) Miss Cochrane, qui avait bien calculé son temps, arriva dans l'auberge une heure environ après que le courrier se fut étendu dans l'intention de dormir; elle comptait sur ce temps de repos pour lui enlever le sac contenant les dépêches.

Après avoir mené elle-même son cheval à l'écurie, office imposé à tous les hôtes de cette auberge, faute de palefrenier, elle entra dans l'unique chambre de la maison,

et demanda quelques rafraîchissements.

« Asseyez-vous au bout de cette table, dit la vieille femme; tout ce que j'ai de mieux à vous offrir s'y trouve déjà; et ayez soin, mon gentil garçon, de faire le moins de bruit que vous pourrez, car il y a là, sur le lit, quelqu'un dont je ne voudrais pas qu'on troublât le sommeil. » Miss Cochrane le lui promit, et après avoir essayé à goûter des restes du repas du dormeur, elle demanda de l'eau fraîche.

« Comment, dit la vieille femme en lui passant une cruche, vous êtes donc un buveur d'eau?... mauvaise pratique pour une auberge!

— Je le sais, répondit son hôte; aussi je la paye toujours aussi cher que les boissons les plus fortes que je ne puis prendre.

— Vraiment! Eh bien, ce n'est que justice, répondit l'hôtesse, et cette conduite raisonnable me donne la meilleure idée de vous.

— Le puits où vous prenez cette eau est-il bien loin d'ici? demanda la jeune fille, car celle-ci est un peu chaude; si vous vouliez prendre la peine de m'en apporter de la fraîche, je vous en tiendrais compte dans mon écot.

— C'est encore à une bonne distance, dit la vieille dame; mais je n'ai rien à refuser à un garçon aussi poli. Je vais en aller chercher, et reviendrai le plus tôt possible. Mais surtout ne touchez pas à ces armes, ajouta-t-elle en montrant une paire de pistolets sur la table, car elles sont chargées, ce qui m'effraie toujours. »

Enfin elle s'éloigna, et miss Cochrane, qui aurait imaginé quelque autre commission pour renvoyer son hôtesse, dans le cas où le puits eût été plus près, ne vit pas plus tôt la porte fermée, que, d'un pas léger mais rapide, et toute tremblante d'émotion, elle s'avança vers l'alcôve où dormait le courrier: les battants en étaient à moitié ouverts pour laisser pénétrer l'air, elle les ouvrit davantage, dans l'espoir d'apercevoir le sac des dépêches et

de s'en emparer... Mais quel fut son désappointement de voir ce sac, qui contenait le papier pour la possession duquel elle aurait donné mille fois sa vie, sortir à peine de dessous la tête chevelue et les larges épaules du courrier, dont la position ne donnait pas le moindre espoir qu'on pût lui ravir ce dépôt sans le réveiller de son sommeil ! Une observation rapide et douloureuse suffit à la convaincre que pour enlever ce trésor il fallait user d'un autre moyen. Refermant la porte de l'alcôve, elle s'approcha des pistolets, les prit l'un après l'autre dans les arçons, en retira la charge qu'elle cacha, remit les armes en place, et reprit son siège au bout de la table. Elle avait à peine eu le temps de revenir de l'émotion où l'avait jetée la crainte que le courrier ne se réveillât, que la vieille femme apporta l'eau fraîche ; elle en but un verre, dont elle avait le plus grand besoin, et régla son compte au grand contentement de l'hôtesse, à qui elle paya l'eau qu'elle avait bu le prix d'un pot de bière. Puis, par des questions faites d'un air insouciant, s'étant assurée du temps que le courrier serait encore probablement à dormir, elle remonta à cheval et partit au trot dans la direction contraire à celle qu'elle avait suivie. Un circuit de deux ou trois milles la ramena sur la grande route entre Belford et Berwick ; là elle mit son cheval au pas en attendant l'arrivée du courrier. Bien que toutes ses facultés fussent absorbées dans une seule idée, et que la pensée de la délivrance de son père dominât tout son esprit, elle ne pouvait s'empêcher de songer de temps en temps qu'on avait pu découvrir qu'elle avait déchargé les pistolets et les avoir rechargés ; dans ce cas il était plus que probable qu'elle payerait de sa vie l'acte qu'elle méditait. Elle éprouvait alors les craintes d'une femme, malgré tout son héroïsme et le glorieux succès qu'elle espérait de son entreprise. Enfin elle entendit le courrier qui venait derrière elle ; la nécessité ranima son courage ; elle se

laissa rejoindre par lui, et avec le plus grand calme le salua poliment ; puis, faisant prendre à son cheval le même pas que le cheval du courrier, elle alla de compagnie avec lui. C'était un gaillard solidement bâti, et d'une bonne figure réjouie, qui, aux regards inquiets de miss Cochrane, ne semblait pas indiquer beaucoup de résolution. Sur le devant de la selle, à côté des arçons, et fortement attachées avec des courroies, étaient les deux sacs des dépêches, l'une contenant les lettres de Londres, l'autre celles prises sur la route aux différents bureaux. Lorsque les deux voyageurs furent environ à moitié chemin entre Belford et Berwick, miss Cochrane jugea qu'il était temps d'exécuter son projet. S'avançant tout près de son compagnon, elle lui dit d'un air déterminé : « Ami, je me suis mis en tête d'avoir ces dépêches ; il me les faut ; ainsi, croyez-moi, donnez-les-moi sans résistance, car je suis préparé à tout événement. Je monte, comme vous le voyez, un bon cheval ; je porte des armes à feu, et, en outre, j'ai des compagnons plus forts, sinon plus hardis que moi. Voyez-vous ce bois-là ? ajouta-t-elle avec un ton menaçant. Je vous le répète, suivez mon avis ; livrez-moi ces sacs ; rebroussez chemin, et n'approchez pas de ce bois au moins de deux ou trois heures d'ici. »

Ce langage, dans la bouche d'un si jeune garçon, avait quelque chose de tellement extraordinaire, que le courrier regarda un moment miss Cochrane avec un étonnement silencieux : « Mon jeune maître, dit-il dès qu'il pût parler, dans les cas où vous auriez l'intention de vous amuser à mes dépens, vous en êtes bien libre ; je ne suis pas un brutal à m'offenser des plaisanteries d'un fou ; mais, ajouta-t-il en prenant un de ses pistolets qu'il dirigea vers elle, si vous êtes assez insensé pour avoir une pensée sérieuse à ce sujet, je suis prêt à vous recevoir. Cependant il me semble, mon enfant, que si vous devez devenir voleur, vous êtes d'un âge à dépouiller le jardin ou le verger

d'une vieille femme, plutôt qu'à enlever sur un grand chemin les dépêches du roi à un homme de ma taille. Trouvez-vous content, toutefois, d'avoir rencontré quelqu'un peu disposé à verser le sang s'il peut l'éviter, et dépêchez-vous de décamper avant de me contraindre à faire feu.

— En vérité, lui répondit miss Cochrane, je n'aime pas plus que vous à verser le sang; mais si vous ne voulez pas me croire, qu'y puis-je? car je vous ai dit la vérité; il faut que j'aie ces dépêches, et je les aurai... Maintenant, choisissez! » En parlant ainsi, elle tira de dessous son manteau un de ses petits pistolets, l'arma tranquillement, et le plaça devant la figure du courrier.

« Eh bien donc! que votre sang retombe sur votre tête, » dit cet homme en levant le bras... il lâcha la détente, mais l'amorce seule partit. Jetant cette arme avec colère, il prit alors le second pistolet et tira sans plus d'effet. Furieux de désappointement, il sauta à bas de son cheval pour s'élancer sur miss Cochrane, qui, d'un seul coup d'épée, l'évita et se mit hors de sa portée. Dans cet intervalle, le cheval du courrier avait fait quelques pas... voir cet avantage et en profiter fut tout un pour la jeune héroïne. S'élançant vers l'animal, elle le prit par la bride, l'emmena à une centaine de toises; puis s'arrêtant une minute, elle cria au courrier : « Rappele-toi mon conseil relativement au bois; » et mettant les deux chevaux au galop, elle tourna la tête et eut le plaisir de voir que, ses menaces mystérieuses faisant effet, le courrier rebroussait chemin vers Belfort.

Miss Cochrane pénétra dans le bois en question, attacha le cheval à un arbre, et se mit à délier les courroies. Au moyen d'un couteau bien tranchant qui rendait tous cadenas inutiles, elle fut bientôt en possession du contenu des sacs. Elle ne pouvait se méprendre sur les dépêches du gouvernement, qu'indiquaient suffisamment leur suscription au conseil d'Edimbourg, leur pesanteur et le sceau qui

les fermait : elle y trouva non-seulement l'arrêt de mort de son père, mais beaucoup d'autres sentences contre divers coupables condamnés à des peines plus ou moins sévères. Elle ne s'arrêta pas, on le pense bien, à les examiner; elle les déchira et les mit soigneusement dans son sein; puis l'intrépide jeune fille remonta à cheval et partit au galop, laissant les lettres particulières où elle les avait trouvées, pensant bien (ce qui arriva en effet) qu'elles ne tarderaient pas à être découvertes et atteindraient ainsi à leur destination. En arrivant chez sa nourrice, elle jeta au feu non-seulement les fragments de l'arrêt de mort de son père, mais toutes les autres sentences, et reprenant promptement ses vêtements de femme, redevint, après cette action téméraire, la simple et modeste miss Grizel Cochrane. Elle laissa à sa nourrice le soin de bien cacher le manteau et les pistolets, puis prenant le galop dans la direction d'Edimbourg par des chemins détournés, et ne s'arrêtant que dans des chaumières écartées, ainsi qu'elle l'avait fait la première fois, elle arriva le lendemain matin à la ville.

Il suffit maintenant de dire que le délai gagné par cet acte héroïque eut pour résultat l'effet désiré. Sir John Cochrane fut pardonné, à l'instigation du confesseur du roi, dont le comte de Dundonald avait obtenu l'intercession au moyen de cinq cents livres sterling. Dans cette occasion, le lecteur s'imaginera mieux que nous ne saurions les peindre les sentiments de la fille courageuse et dévouée. Pendant plusieurs années, l'état des circonstances ne permit pas de divulguer cette aventure; mais après la révolution, quand ce pays fut délivré de la persécution, et qu'il devint possible à chacun de parler des dangers qu'il avait eus et des expédients employés pour y échapper, l'héroïsme de miss Grizel trouva partout des admirateurs.

SEVERIN.

(Traduit de l'anglais.)

Fable.

Ismène, à son lever, trouvant une araignée,
L'écrase sur-le-champ, vu qu'en la matinée
Cet insecte porte malheur.
Le soir, en retrouvant une autre, par bonheur,
Soudain elle l'écrase encore,
De peur de la revoir à la naissante aurore.
Le lendemain, au point du jour,
Marie en trouve une à son tour,
Et donne à l'insecte sa grâce,
Dans l'espoir sous son toit que le soir il repasse.
Le soir, elle en rencontre une autre sous son pié,
Et lui laisse encor l'existence,
Alléguant, cette fois, pour raison de pitié,
Qu'elle lui prédit l'opulence.

Un mauvais cœur se plaît à condamner;
Pour lui tout est motif de peine ou de vengeance.
Un bon cœur aime à pardonner;
Pour lui tout est sujet d'excuse et de clémence.

Fables morales et religieuses, par M^{me} ADELE CALDELAR.

Revue des Théâtres.

Antigone, tragédie de Sophocle, traduite
par MM. Meurice et Vacquerie, musique
de Mendelsshon-Bertholdy.

Thèbes. — Le portique du palais de Créon. —
Au premier plan (*le thimélé*) (1), l'autel de
Bacchus, paré de grappes de raisin, de cou-
ronnes d'olivier et de guirlandes de lierre. —
Au second plan (*le proscenium*) (2), élevé de

(1) *Thimélé* était une danseuse et une chan-
teuse célèbre sous le règne de l'empereur Do-
mitien. Elle donna son nom aux chansons en
l'honneur de Bacchus que l'on nomma *thimé-
lies*; le lieu de la scène où on les chantait s'ap-
pela *thimélé*, et les choristes furent appelés
thiméliens.

(2) *Proscenium*, partie du théâtre occupée
par les acteurs.

XII.

six pieds au-dessus du *thimélé*, le *péristyle*
du palais, où l'on monte par un double esca-
lier latéral. — A droite, l'autel d'Apollon avec
les pains bénits et les couronnes de laurier.
— Trois portes au fond; à droite, celle des
femmes; à gauche, celle des esclaves; au mi-
lieu, celle du roi.

La toile se baisse doucement pendant les
douze dernières mesures de l'ouverture, et
l'on voit près de l'autel d'Apollon, Anti-
gone, un vase d'airain sur l'épaule; elle le
pose sur l'autel, entre par la porte des
femmes et revient tenant sa sœur par la
main. « Mon Ismène, ma sœur, lui dit-
elle, Jupiter ne nous épargne aucun des
maux que nous a légués notre père : l'op-
probre et la douleur, les larmes et la honte.
As-tu appris ce que Créon vient de déci-
der? — Depuis l'heure fatale où nos frères
sont morts d'un meurtre mutuel, répond

Ismène, quel autre événement pourrait m'intéresser ?...

— Eh bien ! bon et méchant pour nos frères, Créon Accorde à l'un la tombe, et la refuse à l'autre, répond Antigone. Étéocle recevra les honneurs religieux et Polynice sera la pâture des corbeaux. Créon va venir ici publier son édit.

Les choses en sont là, montre donc à présent Si tu veux honorer ou démentir ton sang.

— Mais que prétends-tu faire ? lui demande Ismène.

— Enfin, porteras-tu le cadavre avec moi ?

— Eh quoi ! l'ensevelir contre l'ordre du roi ?

— C'est mon frère et le tien, bien que tu le renies, dit Antigone avec reproche.

— Quoi !

reprend la craintive Ismène.

Notre père mort dans l'opprobre et la haine,
Qui, jugeant ses forfaits et mesurant sa peine,
Se punit de ses mains et s'arracha les yeux !
Quoi ! sa mère et sa femme, grands dieux !
Qu'un lacet délivra de rougir et de vivre !
Quoi ! nos frères enfin qui viennent de les suivre,
Fratricides luttant et s'égorgeant entre eux !
N'est-ce donc pas assez de souvenirs affreux ?
Quand seules nous restons dans cette histoire horrible,
Chercherons-nous encore une fin plus terrible ?

— Je ne te presse plus, répond tristement Antigone, je l'enterrerai seule. Si je meurs, mon nom vivra. Pourtant j'aime, je suis aimée... mais

J'ai moins longtemps à plaire ici qu'aux sombres lieux.

— Ah ! de quelles terreurs je serai poursuivie !

dit Ismène.

— Ne tremble pas pour moi, ne songe qu'à ta vie, répond Antigone d'un ton de mépris.

— Mais quel est l'insensé qui chasse l'impossible ?

reprend Ismène.

— Assez ! ou je te hais ! et le mort te maudit !

s'écrie Antigone avec colère.

(Elle va reprendre le vase d'airain, le place sur son épaule, sort par l'escalier de droite, et Ismène, désolée, rentre dans le palais par la porte des femmes.)

Le chœur, formé de seize vieillards thébains et d'un coryphée appuyés sur des bâtons dont le haut a la forme d'une crosse, entre par la droite du thimélé ; ils font le tour de l'autel de Bacchus, se rangent en

semi-cercle, chantant la victoire remportée sur les Argiens, la mort d'Étéocle et de Polynice, et attendent Créon, qui leur a ordonné de se réunir devant son palais.

Créon, un sceptre d'or à la main, entre précédé de quatre esclaves. « Vous avez fait fleurir le trône de Laïus, dit-il aux vieillards, vous avez montré du dévouement à OEdipe, à ses fils ; ils se sont égoisés l'un l'autre ; par le droit du sang j'hérite de leur couronne, et voici ce que j'ai décidé. Quant à Étéocle, qui défendit Thèbes et a péri pour son pays,

Qu'il ait la tombe sainte avec les honneurs sombres
Qui doivent escorter les vaillants chez les ombres.

Quant à Polynice, qui, s'échappant de l'exil, est venu assiéger ses dieux paternels, couvrir de sang sa terre nourrice,

Roi, je veux que son corps, sans terre sur ses os,
Serve à rassasier les chiens et les oiseaux.

— Ainsi, répond le coryphée,

La haine et l'amitié seront récompensées.

Roi, tu peux, quels que soient tes caprices mouvants,
Régler le sort des morts et celui des vivants. »

(Le garde qui était chargé de veiller sur le corps de Polynice entre à pas lents.)

« Je ne te dirai pas que j'arrive essoufflé, dit-il au roi, car en chemin

Mille réflexions me barraient le passage,
Et voulaient m'empêcher d'affronter ton visage.

Elles me disaient : Malheureux ! tu cours chercher ton châtiment. Ou bien : Malheureux ! si Créon est instruit par un autre, ton châtiment sera pire.

Je retardais ma route avec tous ces discours ;
Ainsi deviennent longs les chemins les plus courts !
Je me suis décidé cependant à t'instruire ;

car enfin il ne pourra m'arriver que ce que le sort a résolu. — Explique-toi, lui dit Créon.

— Laisse-moi commencer toujours par me défendre, répond le soldat.

Si tu me punissais, tu serais bien cruel :
Je n'ai ni fait le mal ni vu le criminel.

— Au fait, délivre-toi de ta faute et va-t'en, dit Créon avec impatience. — Eh bien, répond le garde, quelqu'un vient

d'ensevelir Polynice. — Qui a osé me désobéir ? s'écrie le roi. Le soldat répond :

Quand le veilleur eut vu le crime abominable,
La peur nous prit, le corps n'était plus sous nos yeux.

... Au reste, nulle trace,
Soit de chien affamé, soit de bête vorace.
Les mots durs commençaient à siffler entre nous ;
On s'accusait l'un l'autre, on en venait aux coups ;
... Et nous nous apprêtions
A lever le fer rouge, à marcher dans la flamme ;
A jurer par les dieux qui regardent dans l'âme,
Que ce n'était pas nous, et qu'ignorant l'auteur,
Nous ne l'avions aidé ni des bras ni du cœur...
Quand l'un de nous...
Dit que le mieux serait de ne te cacher rien.
Nous en tombons d'accord ; j'ai la chance, et je vien.
Tes oreilles n'ont pas souffert plus que ma langue.
Un courrier de malheur vit mal de sa harangue. »

Créon accuse ses ennemis : « Ils auront, dit-il, par la promesse d'une récompense, décidé un homme à me désobéir.

Mais ceux qui, pour de l'or, m'ont bravé hardiment,
Vont, tout à l'heure, avoir ma colère en paiement.

Amène-moi le coupable, dit-il au garde, ou je te ferai pendre. — C'est un très-grand malheur quand un roi a une opinion qui n'est pas juste, » répond le pauvre homme ; mais comme il s'attendait à recevoir tout de suite sa punition, il sort en disant :

« Je dois à tous les dieux de grands remerciements. »

Le chœur chante le génie de l'homme.
« Sur sa nef fragile l'homme brave l'onde et l'orage ; avec sa charrue il force la terre à produire chaque année ; ses flèches vont chercher les bêtes au fond des forêts ; ses rets, il les plonge au fond des eaux ; il est le maître de la plaine et de la montagne ; il réduit la cavale indomptée, le taureau furieux ; il parle, il lève son regard vers les cieux ; il a l'orgueil de conduire ses semblables ; ses mains industrieuses savent préserver son logis contre les éléments ; sa nature l'entraîne vers le bien ou vers le mal : celui dont la force sert les lois et les dieux est un grand citoyen ; mais celui qui emploie la ruse et l'intrigue... qu'il soit exilé du foyer et du cœur. »

(Antigone paraît, traînée par le garde.)

Le coryphée continue. « Je vois Antigone venir ; a-t-elle donc, triste enfant

née d'un sang triste, désobéi aux ordres de son maître ? »

(Créon entre précédé de quatre esclaves.)

« O roi ! lui dit le garde, voici la coupable.

Juge-la, convains-la ; pour moi, dans cette affaire,
Quitte de châtement, je n'ai plus rien à faire.

— Un moment,
reprend le roi,

Me mentir, ce serait téméraire.

Mais comment l'as-tu vue et prise sur le fait ?

— Elle a devant mes yeux enseveli son frère.

Est-ce assez net et clair ?

Et toi, dit Créon à Antigone,

Convienstu de ce fait, ou bien t'en défends-tu ?

— J'en conviens et ne veux nullement m'en défendre.

— Tu es déchargé de tout soupçon ;
va-t'en, dit Créon au garde ; puis s'adressant à Antigone :

— En deux mots maintenant : Connaisais-tu ma loi ?
Ma loi de ce matin ?

— Je connaissais ta loi.

— Et tu t'en es ainsi sans crainte déliée ?

— Il y a une loi plus ancienne, répond Antigone avec calme, celle de Jupiter, qui ordonne d'honorer les morts ; et de peur d'un mortel, je n'ai pas voulu mécontenter les dieux.

Je savais, quand l'édit ne m'eût pas menacée,
Que je devais mourir. Si l'heure est avancée,
Tant mieux ! Puisque pour moi vivre n'est que souffrir,
Comment n'aurais-je pas intérêt à mourir ?
Ta menace de mort ne m'est donc pas amère ;
Mais si j'avais souffert qu'un enfant de ma mère
Eût pu, sans sépulture, errer au sombre bord,
Voilà ce qui m'eût fait pleurer... mais non ma mort.
Si tu dis que c'est fou qu'à des morts on s'immole,
Alors je répondrai qu'un fou me trouve folle. »

Cette audace exaspère Créon. « Il ne te convient pas d'avoir de ces façons quand tu es en service chez moi, dit-il à Antigone. Tu es l'enfant de ma sœur, il est vrai ; mais serais-tu l'enfant de Jupiter qui veille au foyer de la famille, tu périrais, ainsi que ta sœur, car je l'accuse de t'avoir aidée dans cette action criminelle. Appelez-la ! »

(Sur un signe de Créon un des esclaves va chercher Ismène.)

« Veux-tu autre chose que ma vie ? lui demande Antigone. — Non, rien de plus

— Alors pourquoi tardes-tu à me l'ôter ?
Tes discours ne me plaisent guère, et les
miens ne te plaisent pas davantage ; mais
eux, dit-elle, en montrant les vieillards, ils
m'approuveraient, s'ils ne craignaient ton
courroux. — Ils savent, répond le roi, que
de tes deux frères l'un combattait contre
son pays, que l'autre défendait. On ne doit
pas confondre les bons avec les méchants.

— Qui sait si sous la terre on juge comme nous ?

reprind Antigone.

— La mort n'empêche pas que ma haine ne tienne,
dit le roi.

— Je m'unis à l'amour et non pas à la haine,
répond la fille d'OEdipe.

— Meurs donc, et si tu veux aimer, aime là-bas !
s'écrie Créon.

Les femmes, moi vivant, ne gouverneront pas ! »

(*Ismène entre amenée par des femmes.*)

« Voilà Ismène, dit le coryphée ; les pleurs
éteignent ses doux yeux, la douleur incline
son front. — As-tu commis le crime ? lui
demande Créon.

— Oui, si ma sœur veut bien, c'est aussi mon ouvrage,
Et je dois partager la peine après l'outrage.

— Tu n'en as pas le droit, car tu n'as pas voulu,
dit Antigone.

— Mais je ne rougis pas, quand ta perte est certaine,
De venir demander une part de ta peine,
répond la douce fille.

— On sait en bas par qui le crime fut commis,

Ceux qui n'agissent pas ne sont pas mes amis.

— Ne me refuse pas ! qu'ensemble on nous punisse !
Et que je paye aussi ma dette à Polynice.

— Qu'on me punisse seule, et ce qu'un autre fit
Ne le prends pas sur toi. Je meurs... cela suffit.

— Si je ne t'avais plus quelle serait ma vie ?

reprind Ismène avec douleur.

— Mais, de plaisir à Créon, puisque c'est ton envie !...

— Ah ! pourquoi m'affliger ? Tu n'y peux gagner rien.

— Je ne te raille pas sans douleur, crois-le bien.

— Malheureuse ! tu mets ta sœur hors de ton sort !

— N'as-tu pas préféré la vie... et moi la mort ?

— Ah ! ton crime est le mien !

(*Ismène se jette en pleurant aux pieds de
sa sœur.*)

Vis ! moi, depuis longtemps

Mon âme est morte !

Roi, dit Ismène, se relevant, laisse
la vie à ma sœur ; c'est la fiancée de ton

fil. — Je ne joins pas mon fils à une fille
sans honte, répond Créon. Tu me lasses
enfin. — Tu défends à Hémon l'hymen
qu'il s'est choisi ? — C'est Pluton qui rom-
pra cet hymen projeté. — Je dois croire
que la mort de ma sœur est résolue. — Je
le crois comme toi, répond l'implacable
tyran. Qu'on les emmène ! dit-il aux fem-
mes, et que dans le palais on ne les quitte
plus d'un pas. Souvent le plus audacieux
prend la fuite en voyant la mort face à
face. »

(*Les femmes emmènent Antigone et Is-
mène, Créon reste appuyé contre une
des colonnes.*)

Le chœur chante la fatalité. « Heureux
ceux que le sort protège ! mais quand le
malheur choisit une famille, il l'atteint jus-
que dans son dernier enfant. O Jupiter ! tu
demeures, lorsque tout passe ; tu restes
jeune, quand tout vieillit ; tu possèdes hier
et demain ; mais l'homme, la douleur se
mêle toujours à son bonheur ; le mal prend
pour lui le masque de la joie, et quand un
dieu veut le perdre, sa perte est assurée ! »

(*Hémon entre par la gauche ; les vieil-
lards s'inclinent à son passage.*)

Le chœur s'adressant à Créon : « Voici
venir le dernier de tes fils. Veuf sans être
époux, il s'avance en regrettant la vierge
Antigone condamnée à mourir. »

« Mon fils, dit le roi, accueillant Hé-
mon d'un air gracieux, viens-tu me repro-
cher le jugement qui brise ton amour, ou
bien te suis-je toujours cher ? — Père, je
t'appartiens, répond Hémon avec une dou-
leur résignée ; je cède à ton arrêt, s'il est
juste, et lui sacrifierai mon hymen tant
souhaité.

— Bien, mon fils... obéir aux volontés d'un père
Est un devoir sacré : car sous son toit prospère,
L'homme se plaît à voir grandir ses fils soumis,
Parce qu'ils aimeront comme lui ses amis,
Et sur ses ennemis serviront sa vengeance.

Mais s'il mettait au jour une inutile engeance,
Ce serait pour lui-même enfanter des tourments,
Et pour ses ennemis des divertissements.
Bannis donc de ton cœur la fille au cœur pervers,
Et qu'elle aille chercher un époux aux enfers !

Le joug d'un homme est dur, mais il serait infâme
Le joug qui nous mettrait sous les pieds d'une femme ! »

Le coryphée approuve le roi. « Mais, reprend Hémon,

Les dieux, père, ont fait don de la raison aux hommes ;
C'est notre vrai trésor à tous tant que nous sommes,
Et la raison, sans doute, a parlé par ta voix.
Mais d'autres yeux aussi voient juste quelquefois.
C'est mon devoir de fils d'observer pour ton compte
Ce que veut, ce que dit la foule, au blâme prompt,
Et je recueille, moi, chaque bruit qui bourdonne ;
Or, toute la cité plaint la pauvre Antigone :
Quoi donc ! A cette femme au doux front, au cœur fort,
Pour sa belle action réserver cette mort ?

Mais sauver le cadavre d'un frère errant
au bord du Styx, cela mériterait des hon-
neurs !...

C'est ainsi que tout bas on murmure, mon père.
Moi, tout ce que je veux, c'est ton règne prospère ;
Seulement ne crois pas à ta seule prudence.

L'homme, le sage apprend chaque jour quelque chose,
Et suit, sans en rougir, l'avis qu'on lui propose.
Donc, change de dessein, et calme ta colère.

Ma jeune raison me dit qu'il serait le pre-
mier des hommes celui qui posséderait la
sagesse ;

Mais qu'elle n'apparaît qu'en lueurs dispersées,
Et qu'il la faut savoir chercher dans vingt pensées. »

Le coryphée dit au père d'écouter son
fils, au fils d'écouter son père ; il trouve
que tous les deux parlent avec raison. Mais
Créon s'écrie hors de lui :

« O fils dénaturé qui blâme ainsi son père :
— Non pas lui, l'action qu'il veut faire,

répond Hémon.

— Plaider pour cette femme est ton plus noble emploi !
— Je plaide pour les dieux, pour toi-même et pour moi.
— Tu ne l'épouseras du moins jamais en vie !
— Eh bien ! elle mourra... mais par d'autres suivie !

s'écrie Hémou.

— Esclave d'une femme, assez d'affronts ainsi !

dit le roi avec dédain.

— Veux-tu donc parler seuls sans qu'on réponde, aussi ?
reprend Hémon perdant tout respect.

— Encor ! moi je suis roi, par Jupiter ! et compte
Que tu vas bien pleurer ton orgueil qui m'affronte !
Amenez la coupable, et, pour leur châtement,
Frappez-la sous les yeux, aux bras de son amant !
s'écrie Créon en fureur.

— Sous mes yeux ! dans mes bras ! cela ne peut pas être !
reprend le jeune homme avec effroi ; puis
dans sa douleur il s'écrie :

Tu ne me verras plus devant toi repaître.
Non, jamais ! je te laisse accomplir ces horreurs
Parmi les courtisans de tes lâches fureurs. »

(Il sort.)

Le coryphée dit au roi de veiller sur le
désespoir de son fils ; le roi n'en tient
compte, et décide qu'Ismène vivra, mais
qu'Antigone sera enterrée vivante dans un
caveau creusé au milieu d'un rocher.

Le chœur chante l'Amour. « Il se joue
des rois, et pour trône choisit les joues d'une
jeune fille ; il lance ses flèches au hasard,
blesse les dieux pour toujours et l'homme
pour une heure ; il peut pousser au crime,
car par lui un fils pieux, un noble père,
viennent de se haïr. »

(Antigone entre enveloppée d'un long voile
gris ; elle est gardée par quatre esclaves,
dont l'une porte un panier contenant du
pain et une cruche d'eau.)

Le chœur continue. « Voici que je blâme
le décret de Créon en voyant cette char-
mante Antigone qui s'avance vers ce lit
commun à tous : le tombeau. » Antigone
est très-pâle, très-abattue ; elle dit au chœur
avec une voix lente :

« Vous me voyez marcher, anciens de ma patrie,
Dans mon dernier chemin ;
Car je ne dois pas vivre à la clarté chérie
Du soleil de demain.
Le sourd Pluton vivante et vierge me réclame ;
Les enfers sont jaloux !
J'aurai des chants de mort pour tout épithalame,
Et le Styx pour époux ! »

Elle pleure... « Mais, reprend le chœur,
la louange et la gloire vont te suivre ; on
t'épargne la vieillesse, la maladie, c'est vi-
vante que tu meurs. » Antigone, désolée de
mourir, s'écrie avec amertume :

« Ils me raillent ! dieux bons !... pourquoi leur moque-
Quand je respire encor ? [rie
O Thébains renommés par vos chars ! O patrie !
Dirce, source aux flots d'or !
Bois... à défaut d'amis ! voyez : la lourde pierre
Va peser sur mon corps.
Dans l'horrible prison je descends, étrangère
Aux vivants comme aux morts. »

Le chœur lui rappelle la fatalité qui pèse
sur sa famille. « C'est ton père, dit-il, qui te
vaut ce châtement. Et puis, être pieux

c'est bien, mais il valait mieux ne pas désobéir aux ordres du roi. »

(*Créon entre.*)

« Je vais retrouver mes parents, lui dit Antigone,

Et j'emporte cet espoir
Que mon père sera bien content de me voir.

Je n'aurais pas désobéi à ton ordre, Créon, si c'eût été pour un enfant, pour un mari mort, car on se remarie, on a d'autres enfants... Mais quand on n'a plus de parents, où retrouver un frère? » Dans sa douleur la jeune fille s'écrie :

« Quel Dieu prier? quel est le crime que j'expie? »
C'est pour ma piété qu'on me traite en impie. »

Mais Créon s'impatiente de ces retards, il dit aux gardes : « Emmenez l'infâme, ou malheur à vous! »

(*Les gardes saisissent Antigone et l'entraînent.*)

Elle se débat avec désespoir, appelle à son secours Thèbes, sa ville chérie; s'arrache des mains des gardes, s'élance au milieu des vieillards, et vient embrasser l'autel de Bacchus.

Le chœur chante ses adieux à Antigone; il lui raconte l'histoire de ceux qui sont morts comme elle, enterrés vivants. Pendant ces chants, Antigone se jette tantôt aux pieds des vieillards pour leur demander la vie, tantôt sur les marches de l'autel de Bacchus; elle prie, elle pleure, elle crie... Lorsqu'elle voit ses supplications inutiles, elle se couvre la figure de son voile et immobile elle attend prosternée et priant. Sur un signe menaçant de Créon, les gardes la saisissent et l'emportent.

L'augure Tirésias est aveugle; il entre conduit par un enfant. « Salut, ô roi! salut, vieillards! — Que veut Tirésias? lui demande Créon. — Tu sais que c'est à mes oracles que tu dois ta puissance. — Je l'avoue et tout haut. — Fort bien; mais te voici sur le bord de la fatalité. — Tu m'épouvantes! — Assis sur la chaire augurale, dit Tirésias, j'ai entendu les oiseaux sacrés crier et se déchirer entre eux; j'ai

interrogé le sacrifice offert sur l'autel : la flamme n'était qu'une vapeur noirâtre; les chairs en sifflant souillaient l'air... C'est l'enfant que voici qui dictait l'oracle à mesure... Ces maux dont nous sommes menacés ils viennent de toi : fais grâce aux restes de Polynice, c'est mon zèle qui vient t'avertir du courroux des dieux. — Vous êtes un traître, répond le roi, vous me troublez toujours dans mes desseins. Eh bien! non, je ne laisserai pas ensevelir ce corps; vous avez reçu de l'or pour me tenir ce langage. — Et toi, répond l'augure, sache qu'avant la fin du jour tu perdras le fils de tes entrailles et payeras mort pour mort. Ne pas accorder à un cadavre le droit des mânes! enfermer dans le tombeau un être vivant!... ce sont des actions qu'un Dieu n'oserait pas faire! Les furies et le sort te rendront bientôt tes barbaries... Tu verras pleurer les hommes et les femmes de ton palais en deuil; la révolte grandir dans tes villes en flammes...

Tels sont, prince outrageux, les traits qu'archer ven-
Le courroux du devin lance droit à ton cœur. [geur,
Pour nous, enfant, rentrons, »

dit Tirésias, se retirant conduit par son jeune guide.

Le coryphée fait observer à Créon que l'augure a toujours dit vrai. « Oh! oui, répond le roi, j'ai peur! que faut-il que je fasse? — Fais sortir la sœur de sa tombe et donne un monument au frère. — Quoi! céder quand je suis irrité? — La justice des dieux tombe vite sur l'injustice humaine! Va donc, roi! et charge-toi seul de soins aussi graves. » Créon s'écrie :

« Je cours! Absents! présents! venez, venez, esclaves!
A la montagne tous! hâtez-vous, hache en main.
Je vais vous en montrer moi-même le chemin.
Ah! peut-être trop tard, à présent, je le vois,
Le plus sage est de vivre en observant les lois! »

(*Il sort avec sa suite.*)

Le chœur chante Bacchus.

(*Un messager entre.*)

« J'enviais Créon, dit-il, la terre de Cadmus délivrée de ses ennemis, le sceptre qu'il avait reçu de toute la contrée... Mais

celui qui emplit d'or sa maison, et dont l'existence est toute de splendeurs, si la joie le quitte,

Le reste ne vaut pas l'ombre d'une fumée.

— Que se passe-t-il donc, demande le coryphée. — En ce moment Hémon expire. — De la main de son père ? — Non, de la sienne. »

(*Eurydice entre suivie de ses femmes.*)

« C'est sa mère, ajoute le coryphée.

Vient-elle par hasard ou sait-elle son sort ?

— O citoyens ! dit Eurydice, comme j'allais porter à Pallas mes prières, un mot de deuil m'a frappée. — Maîtresse, répond le messager, je vais te raconter la vérité toute entière. Je suivais ton mari ; arrivés aux lieux

Où gisait Polydice aux chiens abandonné.

Nous apaisons Pluton, et baignant d'eau lustrale
Ce qui reste du corps, nous faisons un bûcher
Avec des rameaux verts que l'on vient d'arracher.
Puis quand le sol natal s'élève sur la fosse,
Nous cherchons à grands pas l'inférieur lit de noce
Où la vierge enterrée a la mort pour mari.

Soudain un cri sort de ce tombeau, le roi s'en approche en pleurant et criant : « Hélas ! serait-il donc trop tard ! ce sont les plaintes de mon fils ! » Nous courons à la tombe... nous voyons au fond la vierge qui s'était pendue avec sa ceinture, et Hémon qui pleurait sur le corps de sa fiancée. A cet aspect le roi s'élance : « Sors, mon fils, je t'en prie, » lui crie-t-il ; mais Hémon lui jetant un regard de dédain, tire son épée et se l'enfonce dans le cœur. »

(*A ces mots, Eurydice se couvre la figure de son voile et rentre au palais sans prononcer une parole.*)

« Peut-être, ajoute le messager, elle ne veut pas étaler sa douleur devant nous et rentre pour pleurer avec ses femmes... C'est une reine sage. — Pour moi, reprend le coryphée, je redoute le silence autant que les cris. — Tu as raison, dit le messager, j'y entre vite,

Car je crains comme toi les douleurs qui se taisent.

— Mais, dit le chœur, n'est-ce pas Créon qui revient portant le corps d'Hémon dans ses bras ? en tout cas,

C'est son tort qu'il expie et non le tort d'autrui.

Créon monte l'escalier, tombe à genoux auprès du corps de son fils, le pleure, le regrette, s'accuse d'être la cause de sa mort. Pour combler la mesure de ses maux, on lui apporte sa femme, qui vient de se tuer en le vouant aux vengeances d'en bas, comme son meurtrier et celui de son fils. Créon invoque la mort... on l'emmène. La toile se relève lentement, pendant que le chœur, tournant autour de l'autel de Bacchus, chante : « Le secret d'être heureux c'est d'abord d'être sage et ensuite d'honorer les dieux. »

Cet essai de transporter sur la scène française une tragédie grecque a pleinement réussi. La musique est très-belle, très-dramatique ; mais on regrette de ne pas entendre un mot des chœurs ; cela nuit à l'intérêt de la pièce.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

EXPOSITION

DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Deuxième article.

Le sort se fâche presque toujours de nos joies, surtout quand elles sont orgueilleuses : celles que causait l'exposition de l'industrie étaient de ce nombre. Ainsi, un orage des plus violents a été déchaîné sur le fragile palais qui renfermait tant de richesses ; le vent a ébranlé les minces cloisons de planches qui forment l'enceinte ; des cadres pesants, des glaces gigantesques sont tombés sur des cristaux, des porcelaines, de légères pièces d'orfèvrerie qu'ils ont brisés ou aplatis..... Des torrents d'eau et de grêle se sont fait jour en quelques endroits à travers la toiture, trop faible pour leur résister ; de superbes tapis, que je vous ai vantés, se sont trouvés inondés ; des étoffes de soie, des châles,

des draps ont subi le même sort... en quelques secondes, des pertes immenses ont été faites... Espérons que dans cinq ans un monument plus solide recevra les produits de l'industrie nationale, et reprenons notre revue. J'avais tout visité, et je puis continuer à vous décrire l'exposition telle qu'elle était avant la catastrophe qui vient de la décimer.

En suivant le plan que je me suis tracé, nous arriverons d'abord à l'orfèvrerie, dans laquelle se trouve réunie, plus encore que dans le bronze, la double splendeur de la matière et de la mise en œuvre. Les ouvrages sortis des ateliers de M. Odier sont dignes de la renommée de sa maison : ce sont des porte-lumières en argent doré, des surtouts de table d'une grandeur gigantesque, et cependant ornés de mille détails dans le goût du jour d'une extrême délicatesse; des garnitures de toilettes et de nécessaires, aussi en vermeil, parfaitement ciselées; des services de table ornés de feuillages en argent d'une légèreté à faire envie. Mais ce qui nous a paru tout à fait nouveau ce sont des assiettes à marrons couvertes d'une vraie serviette en argent, souple et soyeuse comme du foulard... voilà un raffinement de luxe auquel on n'avait pas encore pensé.

M. Morel est orfèvre comme on l'était au seizième siècle, dans ce temps où, en toutes choses, l'art préoccupait plus que le métal. Ses vases, ses coffres à bijoux, ses théières ornées de ciselures en or appliquées sur de l'argent, sont admirables. Comprenez-vous, mesdemoiselles, combien cela est merveilleux? Ici de l'argent, là de l'or, sans que l'on puisse voir qu'ils ne font pas corps l'un avec l'autre.

MM. Lebrun et Durant ont à l'exposition des surtouts de table, des services, des thé ornés de ciselures de toutes sortes, des rondes-bosses sur des pièces d'argent massif, de gracieuses figures, servant de supports ou d'ornements; puis, comme partout, l'argent courant en rameaux légers,

tantôt aussi fin que la soie, tantôt pâle ou brillant, offrant sur d'énormes plateaux les fantaisies de l'arabesque.

MM. Froment-Meurice ont joint la bijouterie à l'orfèvrerie, pour laquelle ils ne le cèdent en rien à leurs confrères. L'art du lapidaire se réveille avec les souvenirs du passé que l'on évoque sans cesse. Chez MM. Froment-Meurice ce sont des nœuds, des bouquets de fleurs engencés en bracelets, en agrafes, en coiffures, avec un talent merveilleux et une délicatesse extrême. La valeur de ces bijoux consiste surtout dans la main-d'œuvre, car les pierres ne sont pas grosses; mais la raison qui fait préférer le talent de la monture au mérite matériel des pierres se trouve à deux pas, aux étalages de MM. Bon et Bourguignon, où l'on voit le régent si parfaitement imité, qu'il ne peut plus dire qu'il soit seul au monde. C'en est fait! la chimie change le charbon en diamant plus vite et plus fréquemment que la nature; le grand mogol, s'il y avait encore un grand mogol, enverrait chez ces messieurs compléter les ornements de son trône, tout brillant de pierreries. La chimie a fait plus que de conquérir les trésors de l'Inde, elle a découvert un nouveau Pérou : l'or et l'argent lui coûtent encore moins à multiplier que les pierreries... grâce au procédé de M. de Ruolz, on dore et argente aujourd'hui les métaux avec une promptitude et une économie telles qu'un service de vermeil acheté chez M. Boissonne n'est plus une chose coûteuse.

Plus que jamais le plaqué lutte avec l'orfèvrerie : ce sont les mêmes formes, le même éclat, le même travail; toute la question est dans la durée et la valeur intrinsèque de la matière première. Une belle argenterie représente toujours un capital que l'on peut léguer à sa famille. Au bout de quelques années, il ne reste rien du plaqué.

Les cristaux et la porcelaine ne le cèdent en rien aux matières d'or et d'argent

pour la perfection de la fabrication. Les verres de deux couleurs que l'on apportait à grands frais de Bohême, et dont un flacon haut de six pouces était, il y a dix ans, considéré comme une rareté, se trouvent à l'exposition en vases de grande dimension, en coupes qui occuperaient seules le milieu d'une table, en cornets hauts de plusieurs pieds. Vous comprenez qu'ayant produit en grand, les verriers de Choisy-le-Roi et de Baccarat ne regardent les verres, les flacons, les porte-bagues que comme des jeux.

La porcelaine est très-belle : je vous ai déjà dit qu'on l'employait avec succès à décorer les meubles ; on fait plus, il y a à l'exposition des chambranles de cheminées ornés de porcelaines ; c'est d'une élégance et d'une recherche du meilleur goût. Les fleurs et les rocailles Pompadour abondent : elles encadrent des miroirs de toilette, décorent des petits meubles à l'usage des femmes, des boîtes à parfums, des cassolettes, des baguiers, des écritoires ; c'est en porcelaine un vrai parterre, dont on aurait bien souvent envie de cueillir les fleurs.

Les poteries de Montereau reproduisent la porcelaine anglaise à s'y méprendre ; il en est de même des imitations de porcelaine du Japon : encore un peu de légèreté, et nous aurons atteint la perfection. En voyant toutes ces industries étrangères se naturaliser chez nous, il m'est venu une réflexion *saugrenue* peut-être, car je ne me pique pas d'être savante en économie politique... c'est qu'à la fin, les conquêtes manufacturières doivent nuire au commerce en le restreignant à l'échange des matières premières ; encore la science s'applique-t-elle à enrichir notre pays des productions des autres : nous voyons à l'exposition les soies envoyées par les magnaneries établies au centre et au nord de la France : qui nous dit qu'un jour l'Italie et la Chine ne vont pas cesser de fournir des cocons à nos manufacturiers ?

Lyon et Saint-Étienne ont envoyé leurs

étoffes et leurs rubans : c'est la répétition des prodiges auxquels nous sommes accoutumés et dont l'Europe est tributaire. Des tentures d'or brochées de soie, de soie brochées d'or, presque toutes commandées par le roi, protecteur des fabriques de Lyon ; des moires tramées d'or et d'argent, véritables vêtements de reines ; des velours, des satins, des pékins de toutes couleurs et à pleines mains... mais rien que nous ne connaissions déjà parfaitement.

Pour faire quelque chose de nouveau, les fabricants de Saint-Étienne se son imaginé de reproduire la lithographie par le tissage, c'est plus merveilleux comme difficulté vaincue que séduisant, surtout avec les sujets choisis : ainsi, on peut mettre sur son chapeau la Passion de Notre Seigneur, voir flotter au bout de sa ceinture le roi jurant la charte, ou bien Charlotte Corday marchant à l'échafaud... En vérité, je me demande si, même en changeant les sujets, cette découverte offrira jamais un triomphe à la mode.

Nos châles français n'imitent plus les châles des Indes, ils leur servent de modèles ; ce sont les inspirations de nos dessinateurs qui vont à Lahore et à Cachemire pour revenir ensuite se faire copier à Paris. Aussi que de tours de force font ces pauvres Indiens après avoir passé des siècles dans l'ignorance des caprices de la mode, teignant leurs tissus moelleux des mêmes couleurs, brodant leurs palmes sur les mêmes dessins !... Les voilà, sous l'empire du génie européen, obligés de changer, d'innover à leur tour... l'ancien châle de Cachemire n'avait point d'âge, maintenant il date comme les mousselines de laine et les baréges. Les châles que nous voyons à l'exposition de 1844 recevront leur acte de naissance de l'excès de leur originalité et de leur magnificence. Entre autres innovations, j'ai remarqué un châle triface qui, selon la manière dont on le plie, devient châle carré avec bordure, et châle long avec ou sans palmes.

Tous les tissus de laine venus du Haut-Rhin sont d'un goût parfait et d'une admirable exécution. Les impressions présentent une multitude de tentatives nouvelles et heureuses : déjà elles ont fait révolution dans le commerce. Ces tissus presque délaissés, et qui ne se recommandaient plus que par la modicité de leur prix, sont redemandés avec passion ; ce prix a subi une augmentation du double, mais aussi on a des robes charmantes, et la fabrique française compte un triomphe de plus.

Ne croyez pas cependant que le coton soit entièrement éclipsé par la laine. Saint-Quentin et Tarare ont gardé leur rang en faisant, eux aussi, d'admirables efforts. Jamais on n'avait vu de si belles mousselines brodées, de dessins aussi riches. Il y a des mousselines brodées en or achetées par le roi, qui sont à faire regretter de n'avoir pas à meubler de palais.

M. Promendon, fabricant à Tarare, a exposé des robes d'un magnifique organdy, brodées en laine de couleurs nuancées, d'un effet charmant. La reine et les princesses en ont choisi tout de suite plusieurs, et les grands magasins de Paris se sont hâtés d'en commander un grand nombre.

Quoique le commerce et l'industrie soient des choses bien sérieuses, on devient frivole malgré soi en voyant de si charmantes fantaisies ; on oublie de plaindre le sort de l'ouvrier dans les fabriques, les veilles du savant, les sueurs de l'artisan, les peines, les angoisses du manufacturier aux prises avec la concurrence, pour ne voir que les effets... ce sont : un meuble, un châle, une robe qui séduisent... on ne fait plus qu'un vœu : c'est de posséder la bourse du juif errant... et tout sera bien dans le plus industriel des mondes !

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Nécrologie.

MADAME AUGUSTIN THIERRY.

L'excès du travail a ravi au plus illustre de nos historiens bien plus que la santé, il lui a ôté la vue. Jeune encore, M. Augustin Thierry s'est senti mourir au travail, à la science, à la fortune ; tout finissait pour lui à ce tombeau anticipé : la cécité. Une femme fut émue par cette gloire suivie de cette infortune. Jeune, belle, fille d'un brave amiral, mademoiselle de Quérangal s'offrit pour épouser l'auteur de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Son cœur ne l'avait pas trompée sur la puissance de son dévouement : treize ans elle a été le bâton intellectuel d'Augustin Thierry, si je puis m'exprimer ainsi. Antigone d'un nouveau genre, elle lisait à son mari les livres qu'il ne pouvait plus consulter. Et ne voyez pas là une lecture ordinaire, qui n'a besoin que de bons poumons et d'une voix sonore pour bien remplir son office ; c'est dans des manuscrits composés dans tous les idiomes de l'Europe au moyen âge qu'Augustin Thierry est allé chercher *l'Histoire des communes de France*, les *Lettres sur l'histoire*, les *Récits historiques*, et leur admirable introduction. Madame Thierry ne connaissait pas ces idiomes ; mais à force de patience, de résolution, d'amour, elle était parvenue à les lire couramment sans les comprendre ; son mari lui dictait ensuite ses inductions, ses découvertes, à mesure qu'elles se formulaient dans sa pensée ; et durant les longues heures d'étude, leur tendresse allait toujours s'augmentant par la reconnaissance de l'un et par l'admiration de l'autre.

Aussi spirituelle que généreuse, madame Thierry charmait encore son mari dans les moments de repos ; elle charmait aussi le monde par son esprit aimable ; elle plaisait à tous, quoiqu'elle ne fût occupée que d'un seul.

Eh bien ! cette femme qui avait su connaître et pratiquer le saint dévouement, seul bonheur réel sur cette terre, cette femme qui était à son mari ce que la mère est à l'enfant qu'elle guide par la main, elle vient d'être enlevée à la fleur de l'âge ! Celui auquel elle avait rendu la lumière meurt avec elle une seconde fois !

Quel sujet de poignante tristesse et d'amères réflexions sur notre destin en ce monde ! Comment, quelque étranger et inconnu que l'on soit à monsieur et à madame Augustin Thierry, ne pas pleurer une telle mort, ne pas gémir avec ses amis de ce qu'une si belle âme a été appelée à recevoir sa récompense dans le ciel avant que sur la terre sa tâche fût achevée ?

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Aujourd'hui, ma chère amie, je laisserai nos députés s'occuper des graves intérêts de notre beau pays pour m'occuper de choses d'un autre genre d'importance, et, nouant devant moi un tablier blanc, relevant jusqu'aux coudes mes manches à la religieuse, je te dirai : Veux-tu faire des cerises à l'eau-de-vie, du sirop de cerises, des compotes, des confitures et de l'eau de noyau ? Sur ta réponse affirmative j'ajouterai : Voilà des cerises, des framboises, des groseilles, un citron, un petit objet de toilette en ivoire ou en acier, terminé d'un bout par une pointe ou une pince, et de l'autre bout par une espèce de petite cuillère ; tu as près de toi une terrine, un bocal de verre blanc à moitié rempli d'eau de rivière et une petite cruche.

Place-toi au-dessus de cette terrine, prends avec soin dans ta main gauche une cerise ; est-elle très-belle ? avec de mauvais ciseaux coupe-lui la queue en la laissant longue d'un centimètre, et jette la cerise dans l'eau du bocal ; est-elle tachée ? mets-la dans un vase

à part ; n'est-elle que belle ? arrache-lui la queue ; dans l'ouverture que la queue a laissée, introduis l'espèce de petite cuillère pour retirer le noyau ; jette-le dans la cruche et laisse tomber la cerise dans la terrine au-dessus de laquelle tu fais cette opération ; puis comme tes mains vont s'imprégner de jus, et que tu as soin d'ôter ces petits restes de fleurs desséchés qui tiennent aux cerises et s'attachent aussi à tes mains, plonge-les de temps en temps dans un saladier plein d'eau et secoue-les pour continuer ton opération.

Sirop de cerises.

Lorsque tes cerises n'ont plus ni queue ni noyau, tu les pèses dans un saladier dont tu as pris le poids d'avance. Pour cinq livres de cerises ainsi préparées, tu casses en petits morceaux cinq livres de beau sucre que tu mets avec deux verres d'eau dans une bassine de cuivre sur un bon feu ; tu fais cuire ce sucre en y ajoutant de temps en temps un demi-verre d'eau pour le clarifier et l'écumer. Lorsque le sucre est cuit, ce que tu reconnais quand il s'arrête en perles au bord de l'écumoire, jette tes cerises dans ce sucre ; lorsqu'elles ont formé un bouillon au milieu, ôte la bassine de dessus le feu, avec l'écumoire retire les cerises de manière à ne pas les écraser, et remets-les dans leur terrine que tu couvres d'un linge propre ; quand le sirop qui est dans la bassine devient tiède, tu places un entonnoir de verre dans des demi-bouteilles bien égouttées, tu les remplis, et vingt-quatre heures après tu les bouches, tu les fais descendre à la cave, où tu les places debout.

Ce sirop se conserve très-bien, car je bois encore en ce moment celui fait en l'année 1843 ; il est délicieux.

Confitures de cerises.

Egrappe des groseilles rouges, jette-les dans une terrine, écrase-les, verse-les dans un large tamis posé sur une autre terrine qui recevra le jus. Pour trois livres de jus, casse trois livres de sucre, fais-le cuire

comme le précédent, verses-y le jus des groseilles ; après un bouillon au milieu jettes-y les cerises ; après un autre bouillon, retire la bassine de dessus le feu, et, avec une grande cuillère à potage mets cette confiture dans les pots, en ayant soin qu'ils aient à peu près autant de cerises l'un que l'autre.

Dans le nombre de tes pots, je te conseille quelques petits pots de verre : une assiette pouvant en contenir trois de trois sortes de confitures... il y en a pour tous les goûts.

Vingt-quatre heures après, tu tailles des ronds de papier, tu les mets imbiber dans un compotier où tu as versé de l'eau-de-vie ; tu coupes des morceaux de papier carrés, tu les mets imbiber dans un saladier où tu as versé de l'eau de rivière. Tu prends le rond de papier, tu le places sur la confiture, en l'appuyant de manière à ce qu'il ne reste pas d'air sous ce rond. Tu prends le carré de papier, tu l'égouttes, tu le places sur le pot et, en l'appuyant sur le bord avec la paume de tes mains et en tournant le pot plusieurs fois sur lui-même, tu parviens à coller ce papier sur le bord du pot de confiture, de manière à ce que le papier soit déchiré tout autour et qu'il n'en reste que sur le bord.

Tout le monde me fait compliment de mes confitures, les cerises étant aussi fermes que si on venait de les cueiller. Mets ces pots dans un lieu sec.

Pour servir des confitures, prends un couteau, coupe le papier en demi-cercle, relève-le, comme si tu ouvrais une tabatière, et referme-le s'il reste des confitures.

Compote de cerises.

Ote les queues des cerises tachées que tu as mises à part, fais cuire ces cerises avec un peu de l'écume que tu as retirée du sucre.

Cerises à l'eau-de-vie.

Fais cuire du sucre comme le précédent, laisse-le refroidir, verse-le dans des bouteilles, retire l'eau du bocal où sont les belles cerises, remplace-la par du sirop de sucre

et de l'eau-de-vie. Achète du macis, de la cannelle, de l'anis, de la coriandre, des cloux de girofle, place le tout dans un petit sac de linge blanc, mets-le infuser dans le liquide du bocal de cerises. Place ce bocal en un lieu sec.

L'eau nettoye la cerise et attendrit sa peau ; le sirop de sucre et l'eau-de-vie mis ensemble empêchent que la cerise ne prenne que la force de l'eau-de-vie. Dix jours après, goûte le jus pour t'assurer s'il est assez sucré et s'il a assez pris le parfum des épices que tu y as fait infuser, et retire-les.

Eau de noyau.

Verse de l'eau-de-vie sur tes noyaux de cerises, laisse-les infuser durant six semaines, filtre cette eau à travers un entonnoir fait en papier joseph, introduis-le au milieu de l'entonnoir de verre que tu places dans une bouteille. Ajoutes-y ce qu'il faut du sirop de sucre que tu as conservé en bouteille.

Pendant que tes jolies petites mains sont teintes par le jus de ces fruits, veux-tu faire encore d'autres confitures, d'autres sirops ?

Sirop de vinaigre framboisé.

Écrase des framboises dans un tamis posé sur une terrine ; pour deux livres de jus, mets cuire deux livres et demie de sucre ; lorsqu'il est cuit comme le précédent, jette le jus des framboises dans la bassine ; au premier bouillon, retire ce sirop, ajoutes-y une demi-livre de vinaigre rouge ; lorsque ce sirop est refroidi, verse-le dans des demi-bouteilles.

Gelée de groseilles rouges.

Épluche des framboises, écrase-les, passe-les dans un tamis posé sur une terrine ; égrappe des groseilles, passe-les dans un tamis posé sur une autre terrine. Pour quatre livres de jus de groseilles, mets deux livres de jus de framboises ; fais cuire six livres de sucre, comme le précédent ; jettes-y le jus des groseilles et des framboises ; après quelques bouillons, retire la bassine et remplis tes pots.

Gelée de groseilles blanches.

Prends un citron, exprimes-en le jus dans une terrine, coupe le zeste de ce citron en filets longs de dix millimètres et larges de deux; mets ces zestes sur une assiette; égrappe des groseilles blanches, écrase-les dans un tamis posé sur cette même terrine; pèse trois livres de ce jus; mets cuire trois livres de sucre; quand il est écumé, ajoutes-y les filets du zeste du citron pour les faire un peu cuire. Lorsque le sucre est cuit, comme le précédent, tu y ajoutes-le jus de tes groseilles.

de ton citron; an-
tire la bassine
mets cette gelée
partir égaler

A présent
pant de notre

Le n° 1 est
brode au plumet

Le n° 2 est
application sur
à garnir une na
ser cette garnit
trois rangs du se
de ces quatre feu
au-dessus des tro
le dessin. Je te fe
haut de la colonne
pareille à celle qui
tomber sur la gauche
avec un gros picot. I
que tu désires ce dess
mais j'avais à satisfai
demandes... Voilà mon

Le n° 3 est un dessin
se brode au plumetis. 1
un ourlet haut d'un cent

Le n° 4 est un coin de
brode au plumetis ou au

Le n° 5... Achète du c
times la feuille, taille ce r
timètres de diamètre.

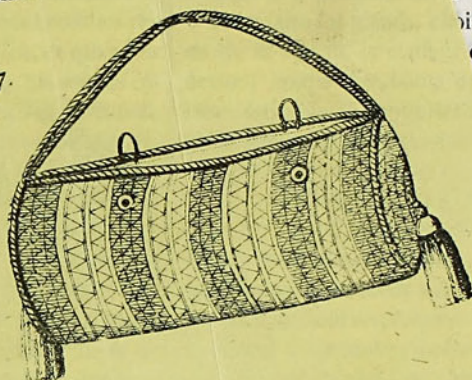
Le n° 6... Taille ce mode
haut de 26 centimètres.

Sur ce n° 5, sur ce n° 6, 1

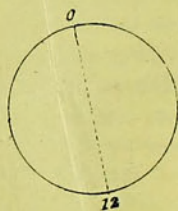
blure en percaline grise; sur cette dou-
blure taille un dessus avec un reste d'étoffe
de soie ou de laine. Ce qui sera le dessus
du carton n° 6, couvre-le d'une couche de
ouate; ce qui sera le dessus du carton n° 5,
couvre-le d'une double couche de ouate à
partir du milieu et diminuant jusqu'au bord;
fais un rempli à l'étoffe du dessus et à celle
du dessous; place les n° 5 et 6 en carton
au milieu des deux étoffes dans lesquelles tu
les renfermes par un surjet qui réunit en-
semble ces deux étoffes et qu'on coud ensuite
n° 5.

sis de la laine
de l'étoffe du
soie ou de
; lorsque tu
suffisante, tu
soie ou de
le 3 cen-
un bout
milieu,
replie-
soie ou
milieu,
tête;
petite
oli-
la
la
G,
C

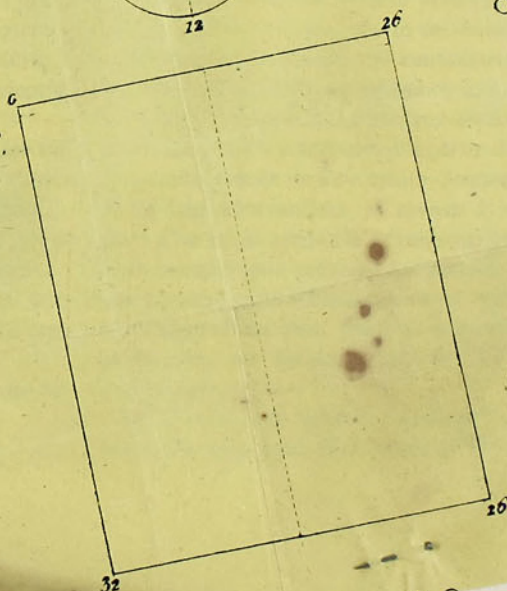
N° 7.



N° 5



N° 6.



comme le précédent, verses-y le jus des groseilles ; après un bouillon au milieu jettes-y les cerises ; après un autre bouillon, retire la bassine de dessus le feu, et, avec une grande cuillère à potage mets cette confiture dans les pots, en ayant soin qu'ils aient à peu près autant de cerises l'un que l'autre.

Dans le nombre de tes pots, je te conseille quelques petits pots de verre : une assiette pouvant en contenir trois de trois sortes de confitures... il y en a pour tous les goûts.

Vingt-quatre heures après, tu tailles des ronds de papier, tu les mets imbiber dans un compotier où tu as versé de l'eau-de-vie ; tu coupes des morceaux de papier carrés, tu les mets imbiber dans un saladier où tu as versé de l'eau de rivière. Tu prends le rond de papier, tu le places sur la confiture, en l'appuyant de manière à ce qu'il ne reste pas d'air sous ce rond. Tu prends le carré de papier, tu l'égouttes, tu le places sur le pot et, en l'appuyant sur le bord avec la paume de tes mains et en tournant le pot plusieurs fois sur lui-même, tu parviens à coller ce papier sur le bord du pot de confiture, de manière à ce que le papier soit déchiré tout autour et qu'il n'en reste que sur le bord.

Tout le monde me fait compliment de mes confitures, les cerises étant aussi fermes que si on venait de les cueiller. Mets ces pots dans un lieu sec.

Pour servir des confitures, prends un couteau, coupe le papier en demi-cercle, relève-le, comme si tu ouvrais une tabatière, et referme-le s'il reste des confitures.

Compote de cerises.

Ote les queues des cerises tachées que tu as mises à part, fais cuire ces cerises avec un peu de l'écume que tu as retirée du sucre.

Cerises à l'eau-de-vie.

Fais cuire du sucre comme le précédent, laisse-le refroidir, verse-le dans des bouteilles, retire l'eau du bocal où sont les belles cerises, remplace-la par du sirop de sucre

et de l'eau-de-vie. Achète du macis, de la cannelle, de l'anis, de la coriandre, des cloux de girofle, place le tout dans un petit sac de linge blanc, mets-le infuser dans le liquide du bocal de cerises. Place ce bocal en un lieu sec.

L'eau nettoye la cerise et attendrit sa peau ; le sirop de sucre et l'eau-de-vie mis ensemble empêchent que la cerise ne prenne que la force de l'eau-de-vie. Dix jours après, goute le jus pour t'assurer s'il est assez sucré et s'il a assez pris le parfum des épices que tu y as fait infuser, et retire-les.

Eau de noyau.

Versé de l'eau-de-vie sur tes noyaux de cerises, laisse-les infuser durant six semaines, filtre cette eau à travers un entonnoir fait en papier joseph, introduis-le au milieu de l'entonnoir de verre que tu places dans une bouteille. Ajoutes-y ce qu'il faut du sirop de sucre que tu as conservé en bouteille.

Pendant que tes jolies petites mains sont teintes par le jus de ces fruits, veux-tu faire encore d'autres confitures, d'autres sirops ?

Sirop de vinaigre framboisé.

Écrase des framboises dans un tamis posé sur une terrine ; pour deux livres de jus ; mets cuire deux livres et demie de sucre ; lors-qu'il est cuit comme le précédent, jette le jus des framboises dans la bassine ; au premier bouillon, retire ce sirop, ajoutes-y une demi-livre de vinaigre rouge ; lorsque ce sirop est refroidi, verse-le dans des demi-bouteilles.

Gelée de groseilles rouges.

Épluche des framboises, écrase-les, passe-les dans un tamis posé sur une terrine ; égrappe des groseilles, passe-les dans un tamis posé sur une autre terrine. Pour quatre livres de jus de groseilles, mets deux livres de jus de framboises ; fais cuire six livres de sucre, comme le précédent ; jettes-y le jus des groseilles et des framboises ; après quelques bouillons, retire la bassine et remplis tes pots.

Gelée de groseilles blanches.

Prends un citron, exprimes-en le jus dans une terrine, coupe le zest de ce citron en filets longs de dix millimètres et larges de deux; mets ces zestes sur une assiette; égrappe des groseilles blanches, écrase-les dans un tamis posé sur cette même terrine; pèse trois livres de ce jus; mets cuire trois livres de sucre; quand il est écumé, ajoutes-y les filets du zest du citron pour les faire un peu cuire. Lorsque le sucre est cuit, comme le précédent, tu y ajoutes-le jus de tes groseilles blanches et de ton citron; après quelques bouillons retire la bassine de dessus le feu, et quand tu mets cette gelée dans les pots, aie soin de répartir également les filets du zest du citron.

A présent reposons-nous en nous occupant de notre planche VII.

Le n° 1 est un alphabet gothique qui se brode au plumetis, ou au métier.

Le n° 2 est un dessin qui se brode en application sur tulle à gros réseaux et sert à garnir une nappe d'autel. On peut hausser cette garniture en ajoutant deux ou trois rangs du semé : le semé se compose de ces quatre feuilles dentelées suspendues au-dessus des trois colonnes qui forment le dessin. Je te ferai observer que dans le haut de la colonne du milieu, une feuille pareille à celle qui est sur la droite doit retomber sur la gauche. On garnit les dents avec un gros picot. Il y a bien longtemps que tu désires ce dessin de nappe d'autel... mais j'avais à satisfaire de plus anciennes demandes... Voilà mon excuse.

Le n° 3 est un dessin de mouchoir qui se brode au plumetis. Tu fais tout autour un ourlet haut d'un centimètre et demi.

Le n° 4 est un coin de mouchoir qui se brode au plumetis ou au point d'armes.

Le n° 5... Achète du carton à 20 centimes la feuille, taille ce rond de 12 centimètres de diamètre.

Le n° 6... Taille ce modèle large de 36, haut de 26 centimètres.

Sur ce n° 5, sur ce n° 6, taille une dou-

blure en percaline grise; sur cette doublure taille un dessus avec un reste d'étoffe de soie ou de laine. Ce qui sera le dessus du carton n° 6, couvre-le d'une couche de ouate; ce qui sera le dessus du carton n° 5, couvre-le d'une double couche de ouate à partir du milieu et diminuant jusqu'au bord; fais un rempli à l'étoffe du dessus et à celle du dessous; place les n° 5 et 6 en carton au milieu des deux étoffes dans lesquelles tu les renfermes par un surjet qui réunit ensemble ces étoffes, et tu couds ensuite à surjet le n° 6 autour du n° 5.

Pour faire les glands, choisis de la laine ou de la soie de la couleur de l'étoffe du dessus, coupe des bouts de soie ou de laine, longs de 15 centimètres; lorsque tu en as la quantité que tu crois suffisante, tu formes, avec quelques bouts de soie ou de laine, une petite tresse longue de 3 centimètres, enfle dans une aiguille un bout de soie ou de laine; noue avec, par le milieu, les brins de laine ou de soie réunis, replie-les en deux, tourne plusieurs fois ta soie ou ta laine à 1 centimètre au bas de ce milieu, en la serrant de manière à former une tête; arrête ta soie ou ta laine, passe ta petite tresse au milieu de cette tête, réunis solidement ensemble les deux bouts de la petite tresse, cache ces deux bouts sous la tête; couds cette tresse au milieu du n° 5, en traversant le carton. Achète deux gros boutons en bois, bombés, que tu recouvres d'étoffe pareille au dessus; 190 centimètres de grosse ganse ronde, en soie ou en laine, de la couleur du dessus; couds-la aux bords, sur les surjets, en commençant à partir de l'extrémité gauche de l'ouverture; formes en les deux boutonnières, et reviens à la place d'où tu es partie; là tu cacheras les deux bouts de cette ganse en les introduisant forcément au milieu du surjet que tu découdras un peu, pour le refermer proprement sur les deux bouts de cette grosse ganse.

Le n° 7 est cette valise qui sert à contenir ton ouvrage pour aller passer la jour-

née chez une amie ou pour aller travailler au jardin.

Je m'aperçois qu'il est souvent nécessaire de retourner les proverbes, ainsi je te dirai : *Qui peut le moins, peut le plus* : cette valise, que je t'indique si simple, se vend chez M^{me} Chardin recouverte d'un point de crochet mêlé de soie, d'argent et d'or ; cela devient ainsi un bijou que l'on peut suspendre l'hiver dans un riche salon...

Le n° 8 est un rébus de mon invention ; je te laisse à le deviner, persuadée que tu ne jetteras pas ta langue aux chiens... Mais causons toilette.

Tous les ans je fais cette observation : autant les femmes élégantes se mettent richement en hiver, autant elles se mettent simplement en été ; ainsi je te conseillerai donc, car enfin il n'y a pas de mal à ressembler à une femme élégante, les frères et les maris aiment assez cela, je te conseillerai donc pour la promenade : une robe de jaconas à raies blanches et à raies roses d'égale largeur (cinq millimètres), façon amazone, boutonnée sur le milieu de la poitrine avec des petits boutons recouverts en étoffe pareille à la robe ; manches en biais. — Châle formé d'un carré d'organdy de six quarts de large, autour duquel tu adapteras un effilé. Pour cela achète une pelote de beau coton à tricoter en quatre brins : enfile ce coton dans une aiguille à coudre, passe-la dans la lisière, et à travers le petit ourlet que tu as fait au châle coupe le coton sur une longueur de 30 centimètres, égalise ces deux bouts qui sont chacun de 15 centimètres, en les tenant ensemble noue-les au bord de la lisière ou de l'ourlet ; lorsque tu as passé ainsi quatre brins et fait quatre nœuds, réunis ensemble ces huit brins de coton pour en former un gros nœud à 4 centimètre plus bas que les petits nœuds. Si tu voulais broder au crochet, en soie de couleur, une fleur à chaque corne et un léger dessin tout autour, cela ferait un châle bien distingué et que tu pourrais offrir à ta mère.

— Des bottines grises. — Des gants couleur de chair. — Un chapeau de paille cousue orné dessus d'un ruban de satin blanc, et dessous d'une garniture de ruban de gros-de-Naples nuancé blanc et rose.

Pour visites : robe de barège, corsage à la vierge, manches à la religieuse, jupe ornée de deux volants larges d'une fois et demie la largeur de la jupe, le premier commençant dix centimètres au dessous du haut du milieu du devant de la jupe et retombant le pied sur la tête du second, le second finissant au bas de l'ourlet. — Echarpe d'organdy, trois quarts de large, terminée du bas par une frange pareille à celle du châle carré. — Bottines noires. — Chapeau de crêpe blanc.

Pour bal de campagne : robe de mousseline blanche ou de barège rose uni, la jupe couverte de plis larges de 10 centimètres espacés entre eux de 10 centimètres, corsage à la vierge, manches à la religieuse. — Ceinture faite d'un ruban à gros grain, fermée devant par une boucle en métal. — Dans les cheveux des fleurs naturelles.

Pour travailler, étudier chez toi : robe de mousseline de laine, le corsage ayant une pièce d'épaule, et, du reste, la forme d'une blouse ; les manches à la religieuse.

Changeons encore de sujet, car bien que je trouve amusant de te faire des toilettes, j'ai une espèce de honte d'écrire des phrases comme celle-ci : *au dessous du haut du milieu du devant* ; je me dis que je ne saurai bientôt plus écrire que du français de cuisinière et de couturière ; j'en demande pardon à notre belle langue, qui sera un jour la langue universelle ; car sais-tu comment Fuad-Effendi, ambassadeur du pacha d'Égypte, a parlé à la reine Isabelle II ? en français ; sais-tu comment la reine d'Espagne lui a répondu ?... en français !

Je reçois à l'instant la lettre où tu m'annonces que tu as l'honneur d'être marraine, et me demandes des conseils sur le choix d'un nom. Tu as bien raison de te préoccuper de ce soin... le bonheur tient quelquefois à

si peu de chose ! Socrate, qui, comme tu le sais, était un des sept sages de la Grèce, disait que les mères devaient choisir de jolis noms pour leurs enfants... mais les noms sont jolis selon la mode ; cependant la mode change et nous ne pouvons pas changer nos noms...

Voilà, je crois, ce qu'il faudrait faire ; règle générale : Choisir un nom qui ne soit pas célèbre, qui n'ait pas de signification, un nom qui soit français, — qui ne soit pas prétentieux, qui puisse convenir au physique et au moral du père ou de la mère de l'enfant, car enfin il devra ressembler à son père ou à sa mère, — un nom qui pour l'oreille s'harmonise avec le nom de la famille, et qui pour les yeux et l'esprit ne contraste pas de manière à rendre l'un ou l'autre nom ridicule, — un nom qui puisse aussi s'adapter à la position sociale de l'enfant... Je te soumetts plusieurs noms parmi lesquels tu peux choisir à ton tour.

Albert — Aymar — Adhémar — Didier — Fernand — Flavien — Hugues — Ludger — Médéric — Marcellin — Raoul — Roger — Romuald — Thiéry — Tristan — Vilfrid — Valentin.

Bathilde — Brigitte — Clotilde — Charlotte — Catherine — Clémence — Etienne — Hélène — Jehanne — Laurence — Marguerite — Marthe — Odette — Odile — Solange — Sébastienne — Valentine — Yolande.

Je m'en rapporte à ton tact, à ton bon goût, et semblable aux bonnes fées quand elles étaient marraines, tu feras don à ta filleule d'un nom qui lui portera bonheur.

Mais, *ma bien-aimée* (tu me permettras de te renvoyer ce doux nom), il m'est impossible de te rendre ce service *éminent*, ce service *sans pareil*, ce service *qui en vaudrait un millier d'autres*, que tu viens me demander si gentiment... reçois tous mes regrets en échange... Adieu, tu ne m'embrasses que pour le compte de ta petite sœur, qui, dis-tu, m'aime bien ; mais moi j'ouvre mes bras bien grands et vous

embrasse toutes les deux... l'une après l'autre.

Ah ! j'ai encore quelque chose à te dire. Après avoir fait ces sirops et ces confitures, tu auras le chagrin de voir tes pauvres petites mains teintes en gros-bleu... et moi aussi j'ai eu ce chagrin... puis il m'est venu une idée. J'ai versé dans une cuvette de l'eau de javelle et de l'eau de rivière ; j'ai bien savonné mes mains dans ce mélange, et, quand elles ont été blanches, je les ai parfumées d'eau de Cologne.

J. J.

Éphémérides.

HISTOIRE.

Le 4 juillet 1465, on lit sous cette date dans la chronique de Louis XI :

« Le mercredi, 4 juillet, fut publié et » fait savoir par les carrefours de Paris, » que en chacun hôtel d'icelle ville y eût » sur la fenêtre une lanterne et une chandelle ardente durant la nuit ; que chacun » ménage qui avait chien l'enfermât en sa » maison, et ce, sur peine de la hart. »

Depuis ce temps, chaque bourgeois de Paris fut chargé d'illuminer sa croisée, jusqu'à l'établissement des lanternes publiques.

Mosaïque.

On ignore généralement l'origine de la Fête-Dieu. C'est à Liège qu'elle a pris naissance, et c'est de cette ville qu'elle s'est répandue dans le monde chrétien. Une jeune fille du village de Retinne, près de Herve, entra en 1207 au monastère du Mont-Cornillon, à Liège. Pendant son sé-

jour dans ce lieu saint, elle eut une vision à la suite de laquelle elle institua la Fête-Dieu, avec l'assistance d'un évêque de Liège.

Ce furent les chanoines de l'église Saint-Martin-au-Mont qui résolurent les premiers, en 1227, d'en faire la cinquième fête après le dimanche de la Trinité. Toutefois les chanoines de Saint-Martin n'avaient pas trouvé d'imitateurs; aucune église de Liège ne consentit alors à célébrer la Fête-Dieu, et elle était à peu près tombée dans l'oubli, lorsque le pape Urbain IV l'étendit à toute la chrétienté, l'an 1264; mais ce fut seulement en 1318, après avoir été de nouveau ordonnée par le concile de Vienne en Dauphiné, qu'elle fut universellement célébrée.

LE PARTAGE DE LA TERRE,

par Schiller.

Du haut de son trône glorieux, Jupiter un jour dit aux hommes : Prenez le monde, je vous l'abandonne, il vous appartient; qu'il devienne l'héritage de votre postérité. Cependant faites-en un partage fraternel.

Aussitôt jeunes et vieux se hâtent de prendre ce qui leur convient : le laboureur s'empare des champs riches de grains et de fruits; le gentilhomme s'approprie les bois pour se livrer au plaisir de la chasse; le négociant prend autant de marchandises qu'en peuvent contenir ses magasins; le moine se choisit une noble et spacieuse abbaye; le roi fait établir des péages sur les ponts, des douanes sur les frontières, et dit : Le dixième m'appartient!

Le partage était achevé depuis longtemps, lorsque s'approche le poète; c'est qu'il venait de bien loin! Hélas! il ne restait plus rien nulle part... tout avait son maître!

— Serai-je donc le seul oublié, moi le plus loyal de tes enfants? dit-il se prosternant devant le trône de Jupiter.

— Ne t'en prends point à moi, répond le dieu; pourquoi t'arrêtes-tu si longtemps en route? où te trouvais-tu lorsque les hommes se partageaient la terre? — Auprès de toi, répond le poète : mon œil était attaché sur ta face auguste; mon oreille écoutait la ravissante harmonie du ciel; pardonne à la pensée qui, enivrée de ta divine lumière, perd le souvenir des choses terrestres.

Comment faire? reprit Jupiter; le monde est distribué : maisons, chasses, marchandises, rien ne m'appartient plus!... mais le ciel m'appartient toujours; si tu veux y vivre avec moi, toutes les fois que tu voudras y venir, il te sera ouvert.

M^{lle} DE BEAUCHAMP.

L'Académie Française voulait, en échange de l'éclat qu'une pareille recrue eût jeté sur elle, donner au maréchal de Saxe l'immortalité littéraire. Le maréchal s'en étonnait : « *Ils veule*, écrivait-il, *me fere de la Cadémie, sela miret comme une bage à un chas*. En effet, l'intervention d'un tel collaborateur dans les travaux académiques aurait révolutionné la langue.

Partout où se cache le bonheur, quelque soin qu'il mette à se laisser ignorer, il ne peut si bien faire qu'il échappe aux yeux de l'envie.

A. DE LATOUR.

Ne dites jamais : A demain,
Pour adoucir une blessure;
Donnez aux pauvres du chemin,
Donnez sans compter... Dieu mesure.

Les Voyageuses, poésies

Par HENRI CHEVREAU et LAURENT PICHAT.